Le malin des malins, ou, Recueil choisi des tours de finesse

A Paris

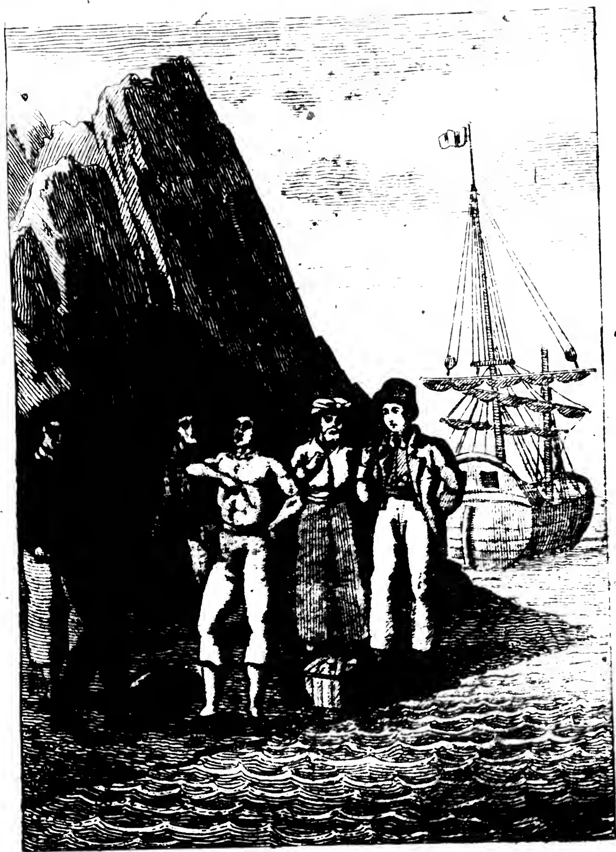
[18--?]

Reel: 86 Title: 8



5 Boom, A, 2 j.
6 Alost, F, Marche, N.
7 Lechesne, *A*, Ciney, N, Diest, B-M, Schenderbeke, F, Languemarek, Routters, F-O, Horenthout, A. Hannut, L.
8 Capryck, F, Dour, H, Looz, Lg.
9 Filot, Huy, L, Ertvelille, Termonde, F, Wettem, Lg.
10 Yvoy-Carignan, *A*, Igel, D-L, Jodoigne, B-M, Zele, F.
11 Malmedy, L, Eveegem, F, Reningue, Wingène, F-O.
13 Durbuy, N, Herzele, F, Duffel, A, 8 j.
14 Lécluse, F, 15 j.
15 Soleuvre, D-L, Chimay, Fontaine-l'Evêque, H, Dinant, N.
16 Houffalize, D-L, Alost, F, Gratem, Lg.
17 Asfeld, *A*, Menin, 10 j., Messines, F-O, Berenthout, A, Beaumont, H.
18 Ettelbruck, D-L, Hegynendyck, B-M, Pouques, F, Quievrain, H, 2 j., Bruxelles, B-M, 14 j.
19 Vendresse, St.-Jean-aux-Bois, *A*, Neygem, Sottegem, F.
21 Gedinne, N, Waereghem, F-O, Brée, Lg,

Peer, Lg, lundi avant 30 novembre.
Peruvelz, H, lendemain du 1er. dimanche de mai, 3 jours.
Pommerœul, H, lundi après la Fête-Dieu, 2 j.
Quevaucamps, H, dernier mardi de juin; *idem*, de septembre, 2 j.
Rammen, B-M, le lundi apr. le dern. dim. d'aout,
Regnowez, *A*, le 1er. mercredi de janvier, d'avril, de juillet, et d'octobre.
Rethel, *A*, le lundi de Pâques; *idem*, après l'Ascension; *idem*, avant 24 juin; le lundi et le mardi après 26 juillet; le lundi après 1er. octobre; *idem*, après 25 nov.
Rocroy, *A*, le 1er. mardi de janvier, d'avril, de juillet, et d'octobre.
Ruremonde, Lg, le jour de la Trinité.
S. Ghislain, H, 4me. lundi après Pâques; lundi après 9 octobre.
S. Jean-au-Bois, *A*, vendredi-saint.
S. Trond, Lg, lundi après Quinquages.; le mardi après le dernier dim. d'août.
S. Valfroy, *A*, le 1er. mardi de septembre.
Schin-sur-Geul, Lg, dernier dim. de juin.
Sedan, *A*, le 1er lundi de carême; de mai, d'août, et de novembre.
Senne, *A*, samedi avant le 1er. diman. de mai.



Faites des provisions comme moi, car je ne reviendrai que dans cinq ou six jours!

LE MALIN
DES MALINS,

OU

RECUEIL CHOISI DES TOURS DE FINESSE, D'ADRESSE, DE SUBTILITÉ POUR DUPER LES SOTS ET LES IGNORANS.

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.



A PARIS,
Ve DÉMORAINE ET BOUCQUIN,
Libraires, successeurs de TIGER, rue du Petit-Pont, n. 18,
AU PILIER LITTÉRAIRE.

LE MALIN
DES
MALINS.

Deux voyageurs entrant dans une auberge, l'hôte leur dit qu'il n'a qu'une chambre à leur offrir pour la nuit ; mais que cette chambre est si décriée, qu'on ne veut pas y coucher, parce que l'on prétend qu'il s'y promène des revenans. Nos voyageurs font apporter un matelas, des draps et une couverture dans une autre chambre pour y dormir. Arrive un pauvre garçon chirurgien, qui, plus familier avec les morts, n'a aucune peur des revenans, et se couche bravement dans l'endroit décrié. Ces messieurs, piqués de ce que ce jeune homme montrait plus de courage ou de raison qu'eux, projettent de l'effrayer lorsqu'il sera endormi. Ils montent alors, enveloppés dans leurs draps, entrent avec fracas dans cette chambre, éclairée des

rayons de la lune, et réveillent en sursaut le chirurgien. Celui-ci, plus malin qu'eux, sans se déconcerter, s'enveloppe aussi de son drap, se glisse tout doucement en bas de son lit, fait un grand tour, et, les joignant par derrière, se mêle aux deux prétendus fantômes, qui, épouvantés de se voir trois, s'enfuirent bien vite, et laissèrent le garçon chirurgien se recoucher et dormir en paix. *Fin contre fin ne fait pas bonne doublure.*

VERS la fin du règne de Louis XIV, on vendait sous le manteau une critique sanglante, intitulée : *Almanach du Diable*. Tout le monde désirait l'avoir, quoiqu'elle se vendit fort cher, et l'on parvenait très difficilement à se la procurer. Un chevalier d'industrie forma son plan là-dessus. Il alla dans un même jour au parterre des trois principaux spectacles de Paris, et se glissant dans la foule, il demandait tout bas si l'on voulait pour 6 francs un *Almanach du Diable*? on acceptait son offre avec empressement, et il recommandait

bien de ne lire l'ouvrage que lorsqu'on serait chez soi, vu les risques qu'il y avait à le montrer au public. Mais on n'était pas plutôt en lieu sûr, qu'au lieu de l'*Almanach du Diable*, qu'on croyait avoir acheté, on ne trouvait dans sa poche qu'un *Calendrier de Liège*.

UN malin de Domfront, patrie du fameux compère Mathieu, qui avait à se plaindre d'une jeune demoiselle, qui s'était permis de rire de ses feux amoureux, lui envoya le couplet suivant :

AIR : *Or, dites-nous Marie.*

Quand vous étiez jeunette,
On vous donna le nom
De petite Nanette,
Ensuite on dit Nanon :
C'est à tort qu'on profane
Des noms si révérés,
Votre vrai nom est Anne,
Et toujours le serez.

UNE femme mariée, ayant entendu parler d'un fameux diseur de bonne aventure,

résolut de juger par elle-même si ses prétentions à la nécromancie étaient fausses, ou ses admirateurs des sots. Elle se présente donc chez l'oracle, et, s'approchant du fauteuil dans lequel siégeait l'infaillible, elle lui dit, d'un ton respectueux, qu'elle désirait apprendre de lui quand la providence la gratifierait d'un mari. Le prophète, après avoir examiné la physionomie et la paume de la main de la dame, lui dit : Je ne puis encore connaître l'homme qui vous est destiné, mais je vous assure que, dans peu de semaines, vous épouserez une personne dont vous aurez trois enfans, et que malheureusement vous perdrez : que cependant vous convolerez en secondes noces, et qu'avec ce nouveau mari vivrez très heureuse et dans un âge très avancé.

La dame alors fait voir à l'imposteur sa supercherie, en lui déclarant qu'elle est mariée depuis neuf ans. Le prophète, sans se déconcerter, la prie de lui montrer encore sa main ; il l'examine, et s'écrie : Je me suis trop hâté dans mon jugement, je

découvre maintenant que vous avez un mari ; mais c'est un homme si petit que j'ai eu beaucoup de difficultés à le discerner dans les signes de votre main. A cette exclamation, qui, dans cette particularité, se rencontrait juste, la dame éclate de rire, et se trouvant satisfaite de l'adresse du scientifique, s'en retourne convaincue dans son opinion, qu'il n'y avait dans son art prétendu que pure conjecture et subtilité. On peut dire que dans cette aventure il y avait eu assaut de malice.

Un homme bien mis ayant une canne à pomme d'or, se promenait dans le jardin des Tuileries, il jouait avec ce soutien qu'il tenait derrière lui. Quelqu'un vint le lui arracher avec violence. Il se retourne, l'homme ne s'enfuit pas, lui fait mille excuses, lui dit que l'obscurité l'a trompé ; qu'il le prenait pour un de ses amis qu'il voulait surprendre ; il lui remet en même tems sa canne. Le propriétaire va dans une maison où il conte son aventure. Quelqu'un plus soupçonneux lui demande s'il a bien

examiné sa canne. Il avoue que non, et reconnaît à l'instant qu'on lui a substitué un mauvais jet garni de cuivre.

Vers 1749, un Italien, nommé Calagori, établit à Londres, au petit théâtre de New-Market, un jeu de gibecière. Sa dextérité lui avait attiré un grand nombre de spectateurs. Ayant fait et répété une infinité de tours, dont ses spectateurs ne pouvaient démêler la manipulation; pour tirer parti de leur étonnement, il annonça et afficha qu'à tel jour, à telle heure, il ferait sortir un homme d'une quarte de bière (*). A l'heure indiquée, le théâtre rempli de ce que Londres avait de plus distingué, par la naissance, par le rang, et par le savoir et les connaissances, ne put suffire à la foule de ceux qui voulaient être témoins d'une pareille merveille. Tout ce qui put y pénétrer s'y étant entassé, Calagori parut, remercia le public de son empressement,

(*) Mesure qui, sur un pied de hauteur, porte environ quatre pouces de diamètre.

et offrit de faire sortir son homme d'une pinte, qui est une demi-quarte, si on voulait doubler le prix des places et payer sur-le-champ. La proposition fut acceptée, et on paya. Le joueur de gobelets demanda le tems nécessaire pour le changement de batteries qu'exigeait ce qu'il venait de promettre. Une heure se passa sans impatience de la part du public, ensuite une demi-heure; deux heures s'étant écoulées, on appela Calagori qui ne parut point. Les cris ayant inutilement redoublé, l'appartement qui occupait le derrière du théâtre, fut enfoncé, et l'on n'y trouva qu'une table sur laquelle étaient une quarte et une pinte. Le dépit de se voir ainsi joué, se tourna en fureur; les plus emportés eurent recours à la vengeance usitée; ils se mirent à travailler à la démolition de la salle, Au milieu de ce fracas, au milieu des cris de gens entassés et pressés par ceux qui étaient restés dehors, et qu'attirait le bruit du dedans, toutes les lumières se trouvant éteintes, la crainte d'être étouffé arma toute la foule contre elle-même. Les

coups volaient, la porte fut démolie, et les plus pressés échappèrent par la brèche, moulus de coups et couverts de blessures. Ceux que la fureur avait aveuglés sur le danger, continuèrent le travail qu'ils avaient commencé, et ne se retirèrent qu'après avoir renversé le théâtre et la maison dont il faisait partie.

Quant à Calagori, après avoir touché l'argent de la pinte, il était monté sur des chevaux qui l'attendaient à la porte de derrière, profitant, pour son évasion, de deux heures d'attente, et du tems considérable dont eurent besoin, pour se démêler, des gens plus occupés du soin de leur vie que de tirer vengeance d'un charlatan qui avait abusé de leur sotte crédulité.

wwwwwww

Un homme très bien couvert, entre un jour chez un bijoutier, pour lui marchander une bague de prix. Le bijoutier lui fit beaucoup d'honnêtetés, et lui montra plusieurs bijous précieux. Notre homme essaye une bague, deux, trois; demande la valeur de chaque, trouve l'une trop

chère, l'autre pas assez belle; enfin, il s'arrête à un rubis, qui, dit-il, paraît lui convenir; il demande au marchand quel est le prix, et l'engage surtout à ne pas le surfaire. Le marchand prend le bijou, et tandis qu'il examine, un mendiant se présente à la porte de la boutique en demandant la charité. Ce monsieur, qui attendait que le maître de la maison lui dit le prix du rubis, tire sa bourse, et donne quelques pièces de monnaie au pauvre, qui, content de son aubaine, s'en va chercher fortune ailleurs. Enfin, le bijoutier et le marchandeur convinrent du prix; mais ce dernier dit : Je vais demander à mon épouse si elle consent à y mettre cette somme. Pendant cet instant le vendeur s'aperçoit qu'il lui manque un diamant d'une grande valeur : on fouille, on cherche, on finit par accuser ce monsieur. On va chercher le commissaire, on déshabille mon homme; on ne lui trouve pas le rubis. L'étranger se fâche; il veut à son tour faire traduire le marchand en justice. On l'appaise, et tout s'arrange à l'amiable. On

devine facilement celui qui a eu le diamant, et comment.

Un malin envoya un jour à un autre malin l'énigme suivante :

« Je suis gros comme un éléphant ; petit comme une puce ; lourd comme une baleine ; léger comme un papillon ; je rampe comme une couleuvre, et plane au haut des airs comme un aigle ; j'ai quatre pieds à cinq doigts comme un loup, et fourchés comme une biche, et n'ai que deux pieds comme un paon ; des cornes comme un taureau, et des antennes comme un insecte ; des ailes comme une chauve-souris ; des plumes comme un perroquet ; un bec long comme la cigogne, un groin comme un sanglier ; un visage comme une chouette ; une physionomie enchanteresse comme une belle femme. Je suis tout noir comme un corbeau, tout blanc comme un cygne ; tout tacheté comme une pintade ; tout rayé comme un zèbre ; couvert de grands poils comme un ours ; couvert d'écailles comme un brochet ; fort comme un lion ; faible

comme un écureuil; méchant comme une panthère; doux comme un mouton; fourbe et malin comme un singe; fidèle comme le chien du berger; vorace et féroce comme un requin, friand et caressant comme le petit épagneul d'une odolisque; sot comme une oie, et spirituel comme un Grec..... J'ajouterais envain des milliers de *comme*, que si tu ne m'as déjà deviné, tu n'en saurais pas mieux ce que je suis. »

Il terminait son envoi par ces mots ;

« L'impatience vous l'aura fait nommer plus d'une fois, sans que vous vous en soyez douté, en lisant, et en m'apostrophant. Je vous le pardonne puisque cela était fait exprès. Si vous étiez réduit à me demander le mot, vous mériteriez que je vous l'écrivisse avec un point d'exclamation. »

~~~~~~~~

Deux fins escrocs s'accordèrent pour jouer à un juif le tour suivant : l'un d'eux, vêtu en pauvre diable, en vieux soldat, vint apporter un tableau à notre Israélite, fripier-tapissier-brocanteur, qui prêtait à 60 pour cent sur toutes sortes de gages. Ce
~~~~~~~~

soldat ne lui demanda qu'un écu pour la semaine, en le priant instamment de ne point vendre, ni perdre, ni gâter le tableau. L'autre aigrefin, déguisé en lord, vint peu après comme logeant dans l'auberge voisine; et, en parcourant des yeux plusieurs meubles, il aperçut le tableau, se récria sur ce chef-d'œuvre, dit qu'il avait à Londres une collection des ouvrages du même peintre, dans laquelle il ne manquait que cet original. Le juif refusa de vendre pour le moment.

A la fin de la semaine, le soldat revint, demanda un délai, recommanda le tableau; l'Israélite lui en proposa un prix honnête qui fut refusé net; autre offre plus considérable, nouveau refus. La peur de manquer une affaire, porta le juif spéculateur à donner le tiers de ce qu'avait promis le lord; quand le tableau fut payé et le soldat parti, le lord ne logeait plus dans le voisinage, et le précieux original si estimé, ne se trouva pas valoir autant de sous que son sot acquéreur en avait payé de livres tournois.

Le billard est un jeu agréable, qui exige beaucoup d'adresse et de pratique, mais qui, comme les autres jeux, est devenu un objet de spéculation, d'intrigues et de ruses.

Lorsqu'un étranger entre dans une salle de billard, tous les regards se portent aussitôt sur lui. S'il répond aux observations que les escrocs lui font sur la manière dont les joueurs exécutent leur partie, il jugent à son langage, si c'est, suivant leur expression, un pigeon. Par Pigeon, ils entendent un novice au jeu, un obstiné, un avantageux qui joue avec une personne qui lui est supérieure pour satisfaire sa vanité.

Lorsque ces escrocs ne peuvent pas engager un novice à faire une partie de billard, ils prennent alors le parti de l'amorcer par des paris, et de lui en laisser gagner trois ou quatre ; mais lorsqu'ils le voyent étourdi par l'appât du gain, ils tournent alors la chance en leur faveur, et le débarrassent honnêtement de son argent.

Un provincial, nouvellement débarqué

à Paris, se promenant sur le boulevart du Temple, fut accosté par un juif, qui lui présenta une canne de jonc à acheter. « C'est un jonc fin, de première qualité, que je vous vendrai à bon compte; voyez-le; je vous le cède pour quatre louis; c'est un marché d'or, dont vous n'aurez pas à vous repentir, il vaut douze louis, etc. »

Le provincial examine le jonc. Pendant cet examen, survient un autre juif, compère du premier, qui prend le jet, et en offre trois louis. — Je ne puis vous le céder à ce prix; il vaut douze louis, je le donne pour quatre louis à monsieur. — Monsieur s'en accommodera-t-il? s'il n'en veut point, je le prends pour les quatre louis.

Notre nouveau débarqué qui crut bonnement que le jonc n'était estimé que le tiers de sa valeur, et croyant faire une excellente acquisition, s'empare du jet, en remettant au vendeur les quatre louis demandés.

Enchanté de son emplette, notre provincial poursuit sa route, et entre, che-

min faisant, dans un café. Comme alors on était dans les premiers jours de la mauvaise saison, il s'approche du poêle, tenant son jonc à la main; pendant qu'il prend sa bavaroise, son jet, qu'il avait placé à côté du poêle, sentant l'influence de la chaleur, se décolle, et la canne se change en plumasseau.

Cette métamorphose subite, loin d'amuser notre provincial, le fâcha vivement. La perte de ses quatre louis, et son amour propre révolté d'avoir été la dupe d'un fripon, étaient deux sujets propres à lui faire faire de tristes réflexions. Tandis qu'il pensait à sa mésaventure, le juif, vendeur de la canne, entra dans le café. Le provincial saute aussitôt sur notre homme, et lui appliquant une vigoureuse paire de soufflets : « Coquin, lui dit-il, voilà ton jet décollé, rends-moi mes quatre louis, ou je te conduis chez le commissaire. Force fut au pauvre diable de les rendre aussitôt, et de garder pour lui les deux soufflets, que l'autre ne voulut pas reprendre.

wwwww

Il y a à Paris, comme dans toutes les grandes villes, des bureaux d'agences et de placemens. Ces bureaux sont comme autant de pièges tendus à la bonne foi et à l'ignorance. Dès que celui qui a besoin d'une place se présente dans ces bureaux, le registre est aussitôt ouvert, son nom transcrit, son petit écu reçu ; il devient un candidat pour une place d'un profit considérable relativement à sa capacité : car les directeurs vous expédient avec une prévenance, une honnêteté et une célérité inimaginables. Demandez-vous un bon domestique ? c'est toujours un sujet fidèle et adroit que vous aurez. Désirez-vous emprunter de l'argent sur un bien ou sur toutes sortes de marchandises ou effets quelconques ? ces zélés directeurs se chargent de vous aboucher avec quelqu'un qui avancera la somme à un intérêt modique, ou prix modéré. Les promesses ne leur coûtent point ; obliger et être utiles, voilà leurs mots.

Telle est l'existence de ces hommes qui, en dupant les maîtres, les domestiques et

toutes les personnes qui s'adressent à eux avec confiance, feignent de faire pour vous ce qu'ils ne feraient point pour les autres ; ils vous promettent ce qu'ils sont assurés de ne jamais effectuer. Vous plaignez-vous de leur négligence ? ils trouvent toujours des excuses plausibles, et en vous renouvelant leurs protestations de zèle et de service, ils ont encore l'adresse de vous soutirer quelques petits écus de plus, sans pouvoir rien obtenir d'eux.

En 1788, un homme vient au corps de garde du Pont-Neuf, au milieu de la nuit ; se dit locataire d'une des boutiques de pierre établies sur ce pont ; demande de la lumière et quelques soldats pour escorte, sous prétexte qu'il était pressé de partir le lendemain plutôt qu'il ne comptait pour la foire de Pontoise, et qu'il était obligé de préparer sur-le-champ ses marchandises. L'officier du poste ne forme aucun doute sur ce rapport, détache trois fusiliers pour escorter le prétendu marchand. Notre escroc, avec de fausses clés, ouvre la bou-

tique et les armoires, et prépare ses ballots. Les soldats même l'aident à transporter, à sa prière, lesdits ballots au corps de garde, où il ne les laissa pas longtems. Le vrai possesseur, arrivé le lendemain à l'heure ordinaire, trouve sa boutique vide, se plaint, apprend le stratagême, qui ne le consola point de la perte de ses marchandises.

wwwwww

Le jeu de boule était autrefois un jeu d'agrément pour les honnêtes gens ; mais il est aujourd'hui un commerce de fourberies et de ruses. Si ceux qui vivent de ce jeu peuvent engager une personne quelconque, fût-elle le joueur de boule le plus habile, à faire une partie avec eux, ils inventent toutes sortes de moyen pour la duper. Les uns traversent à chaque instant le terrain du jeu, d'autres crient après elle au moment où elle va jeter sa boule, ou bien la déconcertent par de sots avis, pour l'empêcher d'ajuster son coup : un des compères prétend avoir gagé pour elle, et en conséquence l'étourdit pour jouer sur un

faux terrain. Mais si ces ruses ne réussissent pas, et que la personne soit maître du jeu, il se trouve alors un des compagnons de ces filous qui vient réclamer les boules qui sont dans les mains du gagnant ; cette réclamation supposée fournit l'occasion de lui échanger les siennes contre de plus légères, ou de mal tournées, ou de chevillées, ou de plus lourdes.

wwwwww

Deux maîtres aigrefins s'étaient rendus de Paris à La Haye, pour y exercer un peu leurs talens ; toutes leurs ruses ayant échoué, ils songèrent à décamper, et à faire banqueroute à leur hôte, s'ils ne pouvaient agir autrement. Mais le hasard les servit mieux que toutes leurs combinaisons.

Un perruquier, tout à la fois bavard, crédule et facile à duper, venait souvent à l'auberge où ils logeaient, pour y exercer son peigne et son rasoir. Ils le firent appeler, et après s'être fait accommoder, ils lui donnèrent un ducat pour sa peine, en lui ordonnant de venir régulièrement tous les jours à la même heure.

Amorcé par cet appât, le perruquier ne manqua pas de se rendre chez eux à l'heure marquée. Un matin, étant venu à son ordinaire, il trouva auprès du feu nos deux chevaliers d'industrie, dont l'un fumait alors sa pipe. A chaque tourbillon de fumée qu'il lançait, *cela va bien*, disait-il de l'air du monde le plus sérieux. Cependant son compagnon, avec qui il avait concerté cette scène, rioit de toutes ses forces, comme s'il eût dit les choses du monde les plus comiques.

Le perruquier, étonné de les voir ainsi rire, s'imagina d'abord que c'était de sa figure, qui n'était pas des plus gracieuses. « — Qu'avez-vous donc tant à rire, monsieur, dit-il au chevalier d'industrie. — Parbleu, monsieur, vous en ririez comme moi, lui répondit celui-ci, si vous en saviez le sujet. — Il ne tiendra qu'à vous de me l'apprendre, monsieur ; cela me fera même du plaisir, car j'aime volontiers à rire. »

Cependant, le fumeur allait toujours son train, et ne répondait à tout ce que

son camarade lui disait, que par ces mots : *Cela va bien* ; ce qui fit aussi beaucoup rire le perruquier. — Cela me paraît assez drôle, dit-il au rieur ; mais la chose serait encore plus divertissante pour moi si j'avais la clé de cet énigme. Elle est tout à fait comique, lui répondit en riant le filou. Nous avons gagé, monsieur et moi, cinquante ducats qu'il ne fumerait pas jusqu'au bout une pipe de tabac, en ne répondant à tout ce qu'on pourrait lui dire, que par ces mots : *Cela va bien*. Il n'est pas encore à moitié de sa tâche, et il a jusqu'à présent assez bien soutenu la gageure ; mais je suis presqu'assuré qu'il ne l'achèvera pas de même. — Oh ! parbleu, je vous jure bien que si, répliqua le fumeur. — Ah ! j'ai gagné, s'écria le rieur ; » et aussitôt il se jette sur une cinquantaine de ducats, vrais ou faux qui étaient sur une table. Alors, le fumeur contrefaisant le désespéré : « De par tous les diables, s'écria-t-il, il faut que je sois le plus malheureux des hommes, j'avais déjà gagné la moitié de ma gageure, et votre diable de

curiosité, continua-t-il en apostrophant le perruquier, me coûte cinquante ducats... Cela est fâcheux, lui répliqua celui-ci, mais pourquoi ne vous pas tenir mieux sur vos gardes. »

« Vous en parlez bien à votre aise, dit le prétendu gagnant; la chose est beaucoup plus difficile que vous ne pensez; je voudrais vous voir en la place de monsieur : je gagerais les cinquante ducats que je viens de lui gagner, que vous n'irez pas jusqu'au quart de la pipe.—Oh! par ma foi, reprit le perruquier, j'en gage cent que vous ne m'y attraperez pas. »

Aussitôt dit, aussitôt pris au mot. Notre homme veut soutenir la gageure, et comme il n'avait pas sur lui une si grosse somme, il court au logis pour la chercher et revient promptement.

Pendant qu'il était dehors, ces deux maîtres fripons se concertent pour se nantir des ducats du perruquier. Celui-ci revient et trouve sur la table la pipe et le tabac tout prêts. On commence par compter de part et d'autre les cent ducats, que le fri-

pon, qui venait de perdre la gageure, met dans une bourse, en disant que comme il était neutre dans cette affaire, il allait garder l'argent qu'il adjugerait et donnerait au gagnant.

Le perruquier charge aussitôt sa pipe, l'allume, et se met à fumer en disant, comme l'on était convenu, à chaque jet de fumée : *Cela va bien.*

La chose allait effectivement au mieux pour nos chevaliers d'industrie qui tenaient ses ducats qu'il ne devait plus revoir. A peine avait-il commencé de fumer, que le dépositaire de la gageure, prétextant quelque affaire, passa dans une chambre contigue, et descendit de là auprès de l'aubergiste auquel il demanda le compte de leur dépense qu'il paya des ducats du perruquier; après quoi il envoya les valets de la maison, qu'il paya de la même monnaie, chercher son bagage et celui de son compagnon, qui étaient tout prêts.

Le badaud de fumeur voyant emporter tout ce qui pouvait appartenir à nos deux

escrocs, ne disait autre chose que ces mots: *Cela va bien.*

Cependant le filou voyant que la pipe allait bon train, et que le perruquier répondait à tout par ces mêmes mots : *Cela va bien*, lui dit : « Je vois bien que j'en serai pour mes cent ducats, et comme je compte que vous avez déjà gagné, je vais chercher notre dépositaire afin qu'il vous remette la bourse qui vous appartient, dans le moment je suis à vous... *Cela va bien*, répondit le perruquier. »

A ces mots notre escroc sort de la chambre, descend, prend congé de son hôte, monte dans une chaise de poste qui l'attendait à la porte, et va rejoindre son compagnon qui était déjà bien loin.

Cependant, le perruquier resté seul dans la chambre, continue à fumer sa pipe. Le terme de la gageure avance, la pipe tire à sa fin, et aucun des deux escrocs ne paraît. Le fumeur commence à s'inquiéter et à entrer en soupçon; il attend néanmoins que sa pipe soit entièrement finie, descend et demande à l'hôte ce que sont devenus

nos deux particuliers. — « Ils sont à présent bien loin ; ils m'ont laissé trente ducats pour leur dépense. »

Le perruquier se voyant ainsi dupé, fit du tapage, conta sa mésaventure qui apprêta beaucoup à rire, et en fut en dernier résultat pour ses cent ducats qu'il n'a pas revus depuis ; et puis, *Cela va bien.*

~~~~~~

PARIS fourmille de spadassins et de breteurs, hommes turbulens et libertins qui vivent aux dépens des filles de joie. Leur rendez-vous est dans la demeure de ces prostituées. Ils mangent chez elles, les soutiennent dans leur commerce infâme, s'emparent des contributions qu'elles imposent sur les personnes qui les visitent, insultent, bravent et dupent leurs chalands. Si vous entrez en conversation avec eux, ils vous entretiennent ordinairement de leurs horribles relations de meurtres et de viols qu'ils ont commis, des combats qu'ils ont soutenus contre les gardes de nuit, ainsi que d'autres mensonges romanesques. Si vous n'y prenez garde, ils
~~~~~~

vous entraînent dans une querelle ou dans d'autres affaires fâcheuses, dont vous avez souvent beaucoup de peine à vous tirer. Le point essentiel de la valeur et de la prouesse d'un spadassin dépend de son insolence, de son ignorance et de ses juremens. Si vous le troublez de manière qu'il s'aperçoive que vous connaissez son caractère et son jeu, alors il vous cajole, et vous le traitez comme vous voulez. Cependant si vous le menacez de punir son insolence, il vous dira peut-être qu'il a, dans ce moment, un rendez-vous d'honneur qui l'empêche de répondre sur-le-champ à votre défi.

Il y a deux sortes de spadassins, ceux qui existent par les maisons de débauche, et ceux qui vivent aux dépens des femmes galantes en vogue.

Les maîtresses de ces abominables lieux de plaisir, se servent des premiers pour disposer les provinciaux et les étrangers qui viennent visiter leurs maisons, à satisfaire complaisamment à leurs demandes. S'ils trouvent l'imposition trop exhorbi-

tante, alors un ou deux de ces messieurs se présentent à eux, en leur conseillant de ne pas faire de bruit, de payer sur-le-champ ce qu'on exige, autrement qu'ils les y contraindront par des moyens violens. S'ils ne se laissent pas intimider par leurs discours, ils leur arrachent, non seulement de force tout ce qu'ils ont sur eux, mais ils les jettent à terre, les meurtrissent à coups de pied; heureux quand ils en sont quittes pour quelque légère blessure.

Ceux qui vivent aux dépens des femmes galantes en vogue, prennent le ton et les manières d'un homme de rang et de fortune; ils marchent fièrement, et comme par hasard, à côté de ces femmes; et par cette allure, leur donnent, ainsi qu'à eux-mêmes, un air d'importance. Cette supercherie porte souvent le provincial à croire que la dame n'accorde ses faveurs qu'à des personnages riches et titrés, et qu'il ne doit songer à obtenir ses bonnes grâces qu'en lui témoignant une reconnaissance proportionnée à l'extérieur opulent qu'elle affiche. Quand une de ces dames a

un galant, elle s'arrange toujours de manière à introduire dans leurs parties un de ces spadassins, pour le tromper, soit dans le jeu de cartes ou tout autre jeu. Ils s'entendent si bien entre eux, que, pour se servir de leurs expressions, ils le plument en très peu de tems de tout ce qu'il possède sur lui.

wwwww

Une jeune et jolie provinciale, qui débarquait pour la première fois à Paris, fut accostée, en sortant du coche, par une de ces femmes qui sont en observation continuelle des voitures publiques, pour examiner les personnes qu'elles jugent propres aux plaisirs des vieux satyres, qui les soudoient généreusement pour faire ce vil métier : celle-ci feignit l'avoir vue à la campagne; à ce discours, la jeune personne exprima sa surprise, mais la séductrice affirma la connaître parfaitement, et insista pour qu'elle vînt descendre chez elle, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un logement convenable. La jeune fille, toujours étonnée des offres de cette femme,

et cependant vivement pressée par ses sollicitations qu'elle accompagnait de larmes traîtresses, qui, disait-elle, étaient des preuves convaincantes de la sincérité de ses sentimens, consentit à la suivre, et se mit en marche sous les auspices de cette conductrice trompeuse.

Pendant le chemin, cette femme, avec un langage hypocrite et doucereux, s'efforça d'attirer la confiance de la jeune provinciale, qui, se reposant sur les marques d'affection qu'elle lui témoignait, la suivait sans crainte. Elles arrivèrent enfin dans la fatale maison, qui était située dans une petite rue isolée.

A leur entrée, notre entremetteuse informa deux jeunes prostituées, qu'elle avait depuis quelque tems chez elle, de la circonstance extraordinaire de sa rencontre, dit-elle, avec sa jeune amie, qui avait bien voulu accepter pour quelques jours un logement chez elle.

La crainte d'encourir le ressentiment et la vengeance de cette femme, empêcha les deux filles de prévenir la jeune personne du lieu abominable dans lequel elle se trou-

vait, en sorte que la supercherie fut conduite jusqu'à l'approche de la nuit. Alors un grave personnage, d'après l'avis qui lui avait été donné, entra avec l'intrigante, qui dit à la pauvre innocente qu'elle venait de lui procurer un mari opulent, mais que la noce ne devait se faire que dans quelques jours, et qu'en attendant cet instant, la même chambre pouvait bien leur servir à tous les deux.

A ce discours, quel fut l'étonnement de la fille abusée! elle tomba sur ses genoux, répandit des torrens de larmes, et avec l'accent de la douleur la plus amère, elle conjura la furie de la laisser aller.

Mais, celle-ci, insensible à ses larmes et à ses sanglots, lui dit clairement que toute résistance était vaine, que si elle lui avait caché l'intérêt qu'elle avait pris à cette union, c'était le devoir d'une amie qui connaissait le vrai moyen de terminer ces sortes d'affaires. En achevant ces mots, elle la laissa, malgré ses cris, ses pleurs, ses supplications, avec le scélérat auquel elle l'avait vendue.

La pauvre et malheureuse victime ne

survécut pas longtems à son déshonneur, et mourut dans un hôpital où l'avait déposée la femme de débauche.

wwwwwww

Une princesse d'Allemagne, se trouvant un jour à l'Opéra, que la reine honorait ce jour là de sa présence, vit entrer dans sa loge un gentilhomme suivi de deux pages. Ce seigneur, après avoir salué respectueusement cette princesse, lui demanda, au nom de la reine, de vouloir bien lui confier une de ses boucles d'oreilles, en lui disant que sa majesté les trouvait d'une grande beauté, et qu'elle désirait en avoir une. Tout aussitôt la princesse s'empressa d'ôter une de ses boucles, et de la remettre au gentilhomme, en le priant de vouloir bien présenter ses respects à sa souveraine. Le gentilhomme, après avoir reçu ce bijou, sortit de la loge. Durant le spectacle, la princesse ne s'occupa point de sa boucle d'oreille; mais l'Opéra étant achevé, et ne voyant point arriver sa boucle, elle envoya l'un de ses officiers près de la reine, lui demander si elle n'avait plus besoin de

cet objet. La reine, étonnée, lui fit dire qu'elle n'avait point vu de boucle d'oreille, et qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire. La princesse jugea alors que le soi-disant gentilhomme était ce qu'on appelle un escroc.

wwwwww

Une dame de distinction assistait à l'office dans l'église de St-Roch. Tout-à-coup, s'apercevant qu'on lui avait volé sa tabatière d'or, elle dit à un individu assez bien couvert qui se trouvait à côté d'elle : Monsieur, on vient de me dérober ma tabatière. Celui-ci, mettant la main sur sa poche, répliqua : et moi, madame, on m'a subtilisé mon mouchoir. Est-il possible, continua-t-il, que dans un saint lieu, on se permette un tel brigandage? Depuis trois jours j'ai perdu trois mouchoirs; la police est mal faite; et bientôt, si l'on n'y met ordre, on vous enlevera votre habit de dessus le dos.

L'office achevé, la dame se lève et s'apprête à sortir. Notre homme la suit, et après quelques nouvelles lamentations sur

leurs pertes mutuelles, il offre son bras à cette dame pour la reconduire chez elle. Celle-ci d'abord s'en défend, mais les manières honnêtes et engageantes de son prétendu compagnon d'infortune la déterminèrent à accepter ses offres. Chemin faisant, cette dame lui dit : je ne vais point chez moi pour le moment, mais chez une de mes amies qui m'a priée à diner.—C'est égal, madame, chez vous ou chez votre amie, j'aurai toujours le plaisir de vous accompagner. On s'entretint le long de la route, des voleurs, des filoux. La dame parla aussi de l'amie chez laquelle elle allait dîner en grande société, et même la désigna par son nom.

Notre homme, qui avait dressé ses batteries d'avance, demanda à la dame le nom de la rue où elle demeurait; celle-ci n'hésita pas de le lui dire, ainsi que son nom.

Arrivé à la porte de l'amie, le chevalier d'industrie salua très respectueusement la dame, et prit congé d'elle. En la quittant, il se rend aussitôt au logis de la dame, et frappe à la porte. Une femme de chambre

vient lui ouvrir. Je viens, lui dit notre homme, d'accompagner votre maîtresse chez Mme ***, son amie, où elle doit dîner ainsi que moi. Plusieurs personnes que l'on n'attendait point sont survenues; n'ayant pas un nombre suffisant de couverts pour ses convives, votre maîtresse m'a prié d'en aller chercher une douzaine chez elle. Sachant que je n'avais pas l'honneur d'être connu de vous, elle m'a remis sa tabatière que voilà, et qui vous atteste que je ne vous en impose point. La femme de chambre, à la vue de la tabatière de sa maîtresse, qu'elle reconnut très bien, n'hésita pas un instant de remettre à notre filou douze couverts d'argent enveloppés dans une serviette. Mais, revenons à la dame à qui on a enlevé sa boîte d'or. En entrant chez son amie, elle lui fit part du vol qu'on lui avait fait à l'église, en ajoutant qu'on avait subtilisé à un homme assis auprès d'elle son mouchoir dans sa poche; que cet homme, extrêmement honnête, avait voulu la conduire, et qu'il l'avait quittée à sa porte.

On se met à table. La dame tâcha de se consoler de sa boîte, et fit l'agrément de toute la société par sa gaîté et son esprit.

Le soir en rentrant chez elle, elle fit part à sa femme de chambre de la perte de sa boîte d'or. Cela n'est pas possible, lui répondit celle-ci ; je l'ai vue entre les mains d'une personne qui est venue de votre part chercher douze couverts d'argent pour votre amie qui en manquait, vu les nouveaux convives qui lui étaient survenus. Le mystère du vol de la boîte d'or fut expliqué, ainsi que celui des couverts d'argent, et la ruse du chevalier d'industrie ne leur laissa d'autre ressource que de se plaindre.

wwwwww

Quatre chevaliers d'industrie, gascons d'origine, ayant fait grande chère dans une auberge, firent monter le garçon, et arrêtèrent avec lui le prix du repas. Le premier mit la main à la poche, le second le retint, disant qu'il voulait payer ; le troisième fit la même grimace ; le quatrième dit au garçon : Je vous défends de prendre de l'argent de ces messieurs. Comme

personne ne voulait céder, un d'entre eux dit : pour nous accorder, il faut mettre un bandeau sur les yeux du garçon ; celui de nous qu'il prendra paiera l'écot. On exécuta la proposition. Tandis que le garçon tâtonnait dans la chambre, ils défilèrent l'un après l'autre. Le maître monta; notre Colin-Maillard le prit, et le serrant étroitement, il s'écria : Ma foi, ce sera vous qui paierez l'écot.

~~~~~~~~

Il y a longtems que les aubergistes cabaretiers et marchands de vin, dont la malice touche à la friponnerie, usent de l'artifice de faire servir le mauvais vin le dernier. En effet, lorsqu'on commence à être ivre, le goût s'émousse, et il est bien difficile de discerner la différence des vins.

On rapporte d'une cabaretière de Vienne, en Dauphiné, qu'elle ne manquait jamais de dire à ses garçons, en parlant de ceux qui buvaient chez elle : « Dès que vous entendrez ces messieurs chanter en chœur, donnez-leur le moindre vin. »

~~~~~~~~

Un libraire du Palais-Royal venait de payer un ouvrage à un auteur, ce dernier, plus malin que le marchand de livres, en lui faisant son reçu, écrivit qu'il avait reçu *content*. Le libraire lui représenta qu'un auteur devait savoir l'ortographe, et mettre *comptant* au lieu de *content*. C'est, reprit l'auteur, que je suis toujours *content*, quand je reçois des libraires, qui, presque tous, paient fort mal.

Un des sujets du roi Alphonse l'aborda un jour et lui dit :

« Sire, mon père m'a laissé un créancier à qui il devait, et qu'il n'a point payé; depuis j'ai payé la dette, mais ce créancier demande encore avec instance. Je n'ai plus de quoi payer, si votre majesté ne m'aide à le contenter, je ne sais quel remède y apporter.

— Voilà un créancier bien cruel. Quel est-il ?

— Sire, c'est mon ventre, à qui j'ai payé tant de fois la dette, que je n'ai plus rien. »

Le roi ne put s'empêcher de rire, et lui fit distribuer de l'argent.

wwwwwww

Un de ces malins, qui logent très souvent le diable dans leur bourse, ne sachant où aller dîner, apprit qu'un bourgeois mariait sa fille, à laquelle il donnait en mariage 100,000 fr.; alors il s'avisa, à l'heure du dîner, qui était le repas du jour du contrat, de demander le bourgeois, qu'il ne connaissait pas. Monsieur, lui dit-il, j'ai une proposition à vous faire, qui vous vaudra 50,000 fr.: mais il faut du tems pour vous l'expliquer.—Nous allons dîner, lui répondit le bourgeois, vous serez des nôtres; après le repas je vous écouterai.

C'était justement ce que notre homme désirait; son unique but était d'escobarder un dîner. Quand on eut quitté la table, le bourgeois le conduisit dans son cabinet, et l'invita à s'expliquer.

« Monsieur, lui dit notre malin, vous mariez votre fille, et vous donnez à l'époux 100,000 fr. pour dot. Donnez-la moi, je

me contenterai de 50,000 fr. ; ainsi vous gagnerez 50,000 fr. »

Le bourgeois ne jugea pas à propos de conclure un pareil marché.

On compte dans Paris 60 agens de change, de ces malins, qui, n'ayant ni terres, ni prés, ni bois, trouvent le comble de la richesse dans des papiers dont ils haussent ou baissent la valeur à volonté. Ils ont l'art de donner une valeur à des choses qui n'en ont qu'une précaire, et d'en ôter à celles qui en ont une intrinsèque. Assis sur le coffre-fort du commerce, ils ne frappent pas monnaie, mais ils assignent un taux à celle des monarques. La balance politique de l'Europe a souvent cédé la place à leur trébuchet, où, en pesant le dernier écu du royaume, ils comptaient en même tems le dernier soldat.

Si l'on ouvrait la tête de l'un de ces agens de change, on y verrait accumulés des colonnes de chiffres, des fractions, des bordereaux, avec les malices et les ruses employées pour soutirer l'argent de ces

bonnes âmes qui veulent quelquefois jouer à la hausse et à la baisse.

wwwwwww

On compte à peu près 20,000 personnes dans la capitale, qui se lèvent tous les matins sans savoir où aller dîner. Leur existence, qui ne tient qu'à un repas quotidien, se remonte tous les jours comme une pendule. Leur vie n'est composée que de vingt-quatre heures, au bout desquelles ils renaissent de nouveau. Ils doivent à autrui jusqu'à l'air qu'ils respirent. Il y a une sorte de talent à rendre ainsi le public tributaire de sa propre existence.

Mais les personnes qui parviennent ainsi à se substanter aux dépens des autres, doivent être rangées dans la catégorie des malins; car il faut employer toutes les ressources de la ruse pour parvenir à se faire recevoir chez les individus qui, ne consultant que leurs propres intérêts, s'écrient de tems à autre : Tout pour nous, que nous importent les autres.

wwwwwww

On sait que le malin Piron s'égaya plus

d'une fois aux dépens des Beaunois, et que ceux-ci ne lui pardonnèrent jamais les épigrammes qu'il fit contre eux, et les farces qu'il leur joua plusieurs fois. Nous allons en rappeler quelques-unes pour l'amusement de nos lecteurs.

Ce poète étant à Beaune, alla à la comédie, et se plaça au parterre. Un acteur parlant trop bas, ses voisins crièrent : *Plus haut, on n'entend pas.* Piron répliqua : *Ce n'est pas faute d'oreilles.* A la sortie du spectacle, il fut assailli de coups de pieds et de coups de poings. *Eh ! de grâce, messieurs*, s'écria-t-il, *puisque je ne puis vous empêcher de ruer sur moi, du moins ôtez vos fers.*

Quelque tems après, on le vit dans un champ voisin de la ville, coupant, avec une serpette, des chardons. *Que faites-vous donc là?* lui dit un voyageur qui passait. — *Ce que je fais*, répliqua l'auteur de la Métromanie, *je coupe les vivres aux Beaunois.*

Piron se trouvant un autre jour dans une société où l'on s'amusait à conter des his-

toires plaisantes au sujet de la ville de Beaune, c'était à qui dirait la sienne. Un Beaunois se trouvait là. *Pour le coup*, dit-il, *cette dernière histoire n'est point de Beaune, pourquoi nous la prêter? Oh!* reprit vivement Piron, *c'est que l'on prête volontiers aux gens riches.*

Un paysan vint un jour se louer chez un laboureur pour valet de charrue; après être tombé d'accord du prix qu'il devait gaguer par an, on lui donna à déjeûner et les chevaux à apprêter pour aller mener la charrue. Son maître sortit aussitôt pour se rendre chez un notaire où l'on devait adjuger une ferme, de sorte qu'il ne demeura que la maîtresse à la maison. Quand mon drôle eut déjeûné, il dit à sa maîtresse qui le voulait envoyer à la charrue: Pardienne, notre maîtresse, quand je suis une fois au travail, je ne m'en saurais retirer; j'aime mieux que vous me donniez mon dîner; quand je travaillerai, ce sera jusqu'au soir sans relâche. La maîtresse en fût bien aise, car c'est toujours perdre du tems de venir

dîner, et s'en retourner après; s'imaginant qu'il emploierait ce tems-là à travailler, elle lui donna son dîner. Lorsqu'il eut dîné, il dit à sa maîtresse : Pardienne, notre maîtresse, il n'est rien de tel que de faire un bon repas tout d'un coup, puisque je suis en train, il ne vous coûtera non plus de me donner à cette heure mon souper; je vous prie de me le bailler, car je suis de cette humeur-là. Sa maîtresse lui donna encore son souper. Comme il l'eut mangé, il s'en fut coucher. Sa maîtresse le fit chercher de tous côtés pour aller à la charrue; à la fin, l'ayant trouvé : Comment, coquin, lui dit-elle, est-ce ainsi qu'il faut agir? Ma foi, dit-il, notre maîtresse, en notre pays, quand on a soupé, on va se coucher, je pensais que ce fût ici de même.

Le comte Jean Dubarry, frère ou parent de la fameuse Dubarry, maîtresse de Louis XV, jouant un jour aux cartes, s'obstinait à *suivre une dame* qui lui était toujours funeste : « Voici une *dame*, dit-il en la montrant, qui me coûte bien de

l'argent! — Nous en connaissons une autre, reprit un malicieux personnage, qui se trouvait près du comte, qui nous en coûte davantage.

Le grand Condé, passant à Beaune, le maire alla au devant de lui pour le complimenter. Mais il fut si intimidé, qu'après avoir dit : *Monseigneur*, il resta court. Quelques jours après, un malin de la ville débita une feuille imprimée ainsi conçue : *Harangue prononcée par M. le maire de Beaune, devant Monseigneur le prince de Condé*; et de l'autre côté était écrit en grosses lettres : *Monseigneur*. Le reste était en blanc.

Louis XV faisait la revue de ses gardes françaises et suisses, dans la plaine des Sablons. Un paysan des environs, qui avait semé des pois sur une pièce de terre qui lui appartenait, la trouva ce jour-là couverte d'un bataillon de suisses, qui foulaient ses poids à leurs pieds. Celui-ci, que la curiosité de voir le roi avait amené sur ce

champ, fut étonné quand il vit le bouleversement de ses pois. Il imagina une ruse pour avoir un dédommagement de la perte de ses pois, et cette ruse lui réussit. Il se mit à crier à tue-tête : Miracle! miracle! Qu'avez-vous, bon homme, à crier miracle, lui dit un officier? Le paysan, sans répondre, continua à crier miracle, miracle. Ce qui étant venu aux oreilles du roi, S. M. fit venir le paysan, et lui demanda pourquoi il criait ainsi miracle. C'est, dit-il, sire, que j'avais semé des pois sur cette terre (en la montrant au roi), et il y est venu des suisses. Cette saillie plut si fort au roi, qu'il fit généreusement dédommager le paysan.

wwwwww

Trois hardis voleurs, ayant remarqué parmi une grande foule de peuple rassemblé sur la place de Grève pour voir exécuter à mort un gentilhomme condamné à avoir la tête tranchée, un paysan du village de Colombe, monté sur un fort bel âne, qui regardait avec une grande attention tout l'appareil de la justice, entre-

prirent d'avoir l'âne du pauvre homme : et, pour parvenir à leur dessein, s'étaient coulés tous trois parmi la presse ; et, étant parvenus jusqu'auprès du manant, l'un, appuyé sur le cou de l'âne, lui cachait la tête de son manteau, pendant qu'un autre, doucement, feignant de s'appuyer sur la croupe, le désangle subtilement ; puis, prenant avec son troisième compagnon les deux côtés du bât de l'âne, levèrent doucement le manant en l'air, sans qu'il s'en aperçut en aucune façon, ayant toujours l'esprit attentif à attendre chanter le *Salve* et à considérer le pauvre gentilhomme. Pendant une petite émeute qui arriva au sujet de quelques coupeurs de bourses, et à l'instant où le bourreau tirait son épée pour donner le coup, celui qui cachait la tête de l'âne, le tirant par sa bride, pendant que l'un des deux autres le piquait aux fesses avec une épingle, il tira la bête d'entre les jambes du paysan, qui avait les yeux sur l'échafaud, pendant que les deux autres soutenaient toujours le manant sur son bât, qu'ils laissèrent tomber aussitôt

le coup donné. Ce pauvre homme, se voyant culbuté à terre, et son âne hors d'entre ses jambes, demeura tellement éperdu, qu'il ne savait s'il était mort ou vif; puis ayant un peu repris ses sens, il demanda à ceux qui étaient autour de lui, s'ils n'avaient point vu sa bourrique, mais il n'en put apprendre autre chose, sinon qu'un homme vêtu de noir l'avait emmenée, et ainsi le paysan fut contraint de s'en retourner à pied en son village, grandement étonné d'une aventure si étrange, et dont il ne put jamais rendre raison à sa femme ni à son curé.

Un homme qui passait pour impuissant, voulant un jour prendre un baiser à une dame : « Doucement, monsieur, dit-elle avec malignité, cela ne s'accorde pas si vite à un homme comme vous, car je pense que c'est la dernière faveur. »

Un négociant dit un jour à un de ses amis qui était venu le voir : « Si j'avais quelque chose de bon, je vous prierais de

dîner avec moi ». La cuisinière, qui l'entendit, lui dit tout bas à l'oreille, avec malice, ou sans malice, comme l'on voudra : « Monsieur, vous avez une tête de veau et des rognons de bœuf. »

Un charlatan débitait au marché,
Certain onguent qu'il surfaisait du double.
« Par là sambleu ! dit un rustre fâché,
A nos dépens, c'est pêcher en eau trouble :
L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.
—D'accord, moi même en ai l'âme peinée;
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les Normands ont manqué cette année. »

Un particulier, montrant à un paysan les conquêtes d'un grand général, représentées sur une carte, lui disait : « Voici les villes, les pays qu'il a pris. — Ce n'est pas là tout ce qu'il a pris, reprit malignement le villageois, car je n'y vois pas mon pré. »

Un décroteur du Palais-Royal, ayant été au bal de l'Opéra avec sa femme, en fit part, le lendemain, à une de ses pratiques,

en ajoutant : » Nous nous y sommes fort ennuyé, madame et moi ; il était mal composé ; il y avait beaucoup de *peuple*. — Je vois bien, reprit la maligne pratique, qu'il faudra aller chercher des étrangers pour composer le *peuple français*, car personne ne veut en faire partie. »

Un malin, rencontrant le valet d'un de ses amis, bon paysan, qui, ordinairement en été, vont nu pieds, il lui dit : *Mon ami, quand les bas que tu portes seront usés, je t'en donnerai d'autres*, entendant parler de ses jambes, qu'il avait nues. Ce valet, qui n'était point sot, lui répartit sur le champ : *Je vous remercie de bon cœur, monsieur, il y a longtems qu'ils me durent, ils ne sont pas prêts d'user; l'étoffe en est si bonne, qu'il y a plus de trente ans que j'en porte les culottes de même, et il n'y a encore qu'un trou.* La réponse de ce valet ne fit pas rire notre malin, qui se trouva même mystifié.

Un maire de campagne avait égaré un

de ses bas ; il le dit à sa gouvernante, qui, après l'avoir cherché inutilement, fit publier au son du tambour que M. le maire avait perdu son bas. Le lendemain, un des malins de l'endroit lui envoya un bât d'âne, avec ce petit billet :

« Un habitant zélé, craignant de voir le service interrompu, envoie ce bât pour en habiller M. le maire ; on espère qu'il ne le blessera pas. »

~~~~~~~~

Trois jeunes gens, après avoir soupé, se mirent à jouer ensemble aux dés. Il y eut un des trois qui perdit tout son argent contre les deux autres. A chaque coup qu'il perdait, il jurait et reniait Dieu, à faire dresser les cheveux à la tête. Comme il eut le premier perdu son argent, il se retira en jurant encore ; et, n'ayant plus de quoi jouer, il fut contraint de s'aller coucher et de laisser jouer les deux autres, qui lui dirent, en lui donnant le bonsoir, qu'il demandât pardon à Dieu des offenses qu'il avait faites, pour lesquelles il devait craindre qu'il ne le punît. Il se couche donc
~~~~~~~~

dans la chambre, laissant jouer les deux autres. Il ne fût pas longtems dans le lit, qu'il commença à ronfler. Ses deux compagnons, qui jouaient l'un contre l'autre, voyant qu'il dormait bien, résolurent de lui jouer une farce. Ils éteignirent la chandelle et le feu, en sorte qu'on ne voyait goutte dans la chambre : feignant de disputer ensemble sur un certain coup, qu'ils disaient être douteux, ils firent un tel bruit, qu'ils réveillèrent en sursaut celui qui était au lit; qui, ouvrant les yeux, et ne voyant goutte, dit : comment pouvez-vous jouer sans chandelle? Va, va, lui dirent ils, tu n'es pas encore bien éveillé, et feignant toujours de ne pas prendre garde à lui, firent semblant de recommencer leur jeu. L'autre, peu à peu, se rendort à demi; ceux qui jouaient, ou qui faisaient semblant de jouer, firent une fausse dispute sur un dé, savoir s'il était droit ou non, appelèrent l'autre pour juger, lui disant : tiens, regarde, je te prie, si ce dé là ne marque pas un cinq, et si mon adversaire a raison de me le disputer. Celui-ci étant

réveillé, ouvre les yeux, et leur dit : comment voulez-vous que je vous juge, si je ne vois goutte. Les autres feignirent d'être extrêmement étonnés, lui dirent : Ne te moques-tu point ? Non, que je meure, dit l'autre ; apporte la chandelle, dit l'un d'eux à l'autre, ce qu'il fit semblant de faire, en s'approchant près de celui qui était couché, ils lui dirent : Comment, tu ne vois pas cette chandelle ? Non, dit l'autre, je proteste que je ne la vois pas. Ah ! répliqua un des deux camarades, je me doutais bien que Dieu te punirait pour tes horribles blasphêmes, sans doute il t'a privé de la lumière et t'a fait devenir aveugle. L'autre, extrêmement fâché, se mit à pleurer et à se désespérer, demandant pardon à Dieu, et le priant d'avoir pitié de lui. Approche un peu plus près la chandelle, ajoute l'un d'eux, ce que l'autre faisant semblant de faire, ils se dirent entre eux : Voyez un peu quel dommage c'est, il a les yeux si beaux qu'il n'y paraît point. Ils le consolèrent ensuite le mieux qu'il leur fut possible, lui conseillant de de-

mander pardon à Dieu, et là-dessus ils se couchèrent. L'autre ne fit que se plaindre et soupirer toute la nuit. Il s'obligea à quantité de vœux et de pélerinages, et à ne plus jurer, tant, qu'à force de prier, le sommeil l'assoupit; et le lendemain matin, en s'éveillant, il fut étonné de voir le jour. Il crut, et ses compagnons aidèrent à lui persuader, que c'était par miracle, et que la contrition qu'il avait eue de son péché lui avait fait obtenir cette grâce de Dieu, en considération des vœux qu'il avait faits, que ses compagnons l'obligèrent d'accomplir, ce qu'il fit; de là, il perdit cette mauvaise habitude de jurer et de blasphêmer sans rime ni raison.

Un jeune homme aussi spirituel que malin, se trouvait un jour dans une société où l'on s'amusait à dire des contes. Une jeune demoiselle l'engagea à régaler la compagnie de quelque trait plaisant : notre homme ne se fit pas prier, et débita, avec autant d'agrément que de facilité, l'anecdote suivante :

Mon oncle avait eu le dessein d'être homme de génie. A vingt ans, il avait esquissé le plan d'un poëme épique ; à vingt-cinq ans, il en avait rimé les trois premiers chants ; ses amis, qu'il consulta, furent tous d'un avis contraire ; l'un voulait plus d'action, l'autre plus de merveilleux ; celui-ci trouvait le plan trop simple, celui-là trop compliqué. Mon oncle revit son poëme, le lima, le corrigea, changea vingt fois de plan, en transposa tous les morceaux ; à trente ans, il s'aperçut que le sujet qu'il avait choisi n'était pas épique ; c'était un malheur, mais il avait du tems devant lui ; il résolut d'en faire une tragédie ; nouveau travail, nouveaux conseils, nouveaux changemens.

A quarante ans, il trouva le sujet plus gai qu'il ne l'avait cru, et fit une comédie, qu'il changea bientôt en opéra, qu'il transforma en vaudeville, qu'il abandonna tout à fait pour faire un conte.

Plus mon oncle changeait son sujet de forme, plus son sujet lui devenait cher, enfin, s'apercevant à l'âge de soixante ans

(c'est l'âge de l'expérience), que son sujet n'était point assez étendu pour un conte, il en fit... une charade.

La postérité, à qui cette charade parviendra sans doute, n'oubliera pas qu'elle est le résultat d'un poëme épique, et le fruit de quarante ans de travaux; la voici :

La forêt retentit du son de mon premier,
Malheureux Actéon, arrête !
Diane est mon second : tu la vois, et ta tête,
Sur le champ devient mon entier.

Devinez, messieurs, ajouta le jeune homme. Chacun, après s'être bien frotté la tête, n'en pouvant trouver le mot, notre conteur se vit obligé de leur dire que le mot était *cornue*.

~~~~~~~~

Un petit prince d'Italie envoya dire à un étranger de sortir dans vingt-quatre heures de ses états : *Il me fait trop de grâce*, répondit-il, *puisque je n'ai besoin que de trois quarts d'heure pour lui obéir.*

~~~~~~~~

Un pèlerin ayant fait vœu d'aller à pied à St-Jacques de Compostelle avec son fils,

en pélerinage, et de demander l'aumône sur les chemins, arriva dans un bourg, où il fut demander à loger par charité chez un gentilhomme, qui, étant de la religion prétendue réformée, ne laissa pas de commander qu'on donnât à souper à nos pélerins, et qu'on les mît coucher quelque part. Les valets, qui étaient de la religion du maître, résolurent entre eux de se donner du plaisir aux dépens de ces bonnes gens. Après qu'ils eurent soupé, on les mena coucher dans une chambre où on leur fit croire qu'il revenait quelquefois des esprits, mais qu'ils n'eussent pas de peur, quand bien même ils entendraient du bruit, parce qu'assurément ils ne leur feraient aucun mal. Nos pèlerins s'épouvantèrent, mais ils ne laissèrent point de se coucher, après avoir pris la résolution de laisser la chandelle allumée, ainsi que du feu, en cas que leur chandelle s'éteignit. Les laquais du logis avaient fait un trou à la muraille de la chambre, qui était couverte de nattes, et qui ne paraissait point en dedans. Lorsqu'ils crurent qu'ils étaient

endormis, un d'eux entra dans la chambre par ce trou, souffla la chandelle, et fit entrer un veau, auquel ils avaient lié les quatre pieds, mais non pas de sorte qu'il ne pût marcher un peu, et soudain ce laquais sortit de la chambre. Ce veau se traîne le mieux qu'il peut; mais, à chaque moment, il tombe; et, en tombant, il poussait un mugissement qui éveilla les pauvres pèlerins. Ceux-ci, entendant le bruit, et voyant leur chandelle éteinte, furent saisis d'une grande peur. Le bonhomme dit à son fils de se lever, et d'aller au feu pour allumer la chandelle; mais le mugissement du veau se faisant toujours entendre, il n'osait se hasarder, malgré les ordres de son père; enfin, sur ses vives instances, il se lève; et, tout tremblant, prend la chandelle qui était sur la table, et la porte vers la cheminée; mais ce veau s'efforçant toujours de marcher, tombe aussitôt en mugissant, et ce jeune homme, transi de peur, de crier. Le père l'avertit de faire le signe de la croix, et de se recommander à Dieu, d'allumer de la chandelle le plus promp-

tement qu'il pourrait. Il se met à genoux, et se baisse pour souffler le feu. Ce veau fait alors ses efforts pour se traîner du côté où vient la lumière : le jeune homme souffle toujours ; le veau, derrière lui, voyant à la clarté du feu, quelque chose remuer, crut que c'était sa mère, se glissa jusqu'à toucher le souffleur, et se mit à mugir de toutes ses forces, ce qui épouvanta tellement le jeune homme, et lui fit jeter un si haut cri, que le père se jeta hors du lit ; les laquais, qui attendaient avec impatience le dénouement de l'aventure, entrèrent ; et ayant appris la méprise du veau, se mirent à plaisanter nos pèlerins, qui quittèrent ces lieux en maudissant le gentilhomme, ses laquais et le veau.

~~~~~~~~

Les consuls d'une petite ville, ayant chargé le maître d'école de haranguer un prince qui devait passer, il se mit à leur tête ; et, adressant la parole au prince, il lui dit : *Monseigneur, les ignorans que voilà* (en même tems il montra les consuls),
~~~~~~~~

ont chargé le pédant que voici (il se mit la main sur l'estomac), *d'assurer votre altesse qu'ils sont ses très humbles et très obéissans serviteurs.*

L'*Épître à Margot*, écrite à un malin par un malin, doit plaire à tous les malins tant de Paris que des départemens; nous la transcrivons ici telle qu'elle nous a été transmise par un malin du Palais-Royal :

Pourquoi craindrai-je de le dire,
C'est Margot qui fixe mon goût ;
Oui, Margot, cela vous fait rire ;
Que fait le nom ? la chose est tout.
Je sais que son humble naissance
N'offre point à l'orgueil flatté,
La chimérique jouissance
Dont s'enivre la vanité ;
Que née au sein de l'indigence,
Jamais un éclat fastueux,
Sous le voile de l'opulence
N'a pu dérober ses aïeux ;
Que, sans esprit, sans connaissance,
A ses discours fastidieux
Succède un stupide silence ;
Mais Margot a de si beaux yeux,
Qu'un seul de ses regards vaut mieux
Que fortune, esprit et naissance.

Quoi ! dans ce monde singulier,
Irai-je consulter d'Hozier ? (1)
Non, l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier :
Souvent, pour l'amoureux mystère,
Ce dieu, dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère
En dépit des seize quartiers.
Eh! qui sait ce qu'à ma maîtresse
Garde l'avenir incertain ?
Margot, encor dans sa jeunesse,
N'est qu'à sa première faiblesse.....
Bientôt, peut-être, le destin
La fera marquise ou comtesse.

Un homme, distingué par son rang, mais d'un génie médiocre, disait un jour à quelqu'un : « Je vais faire un ouvrage auquel personne n'a jamais travaillé, ni ne travaillera jamais. — Je vois, monsieur, lui répondit-on, que vous allez *vous-même* donner vos mémoires au public. »

---

(1) Fameux faiseur de généalogies, dont ceux qui désiraient faire remonter leur origine à Sem, Cham, ou Japhet, regrettent encore la perte.

Un jeune seigneur se vantait d'avoir en peu de tems appris beaucoup de choses, et d'avoir dépensé mille écus pour payer ses maîtres ; un de ceux qui l'écoutaient, lui dit : Si vous trouvez cent écus de tout ce que vous avez appris, je vous conseille de les prendre sans hésiter.

Un voleur anglais, qui se rendait à Tyburn, pour y jouer la dernière scène de sa vie, fit arrêter devant la maison d'un cabaretier, la charrette qui le conduisait au supplice. Il pria d'appeler le maître ; celui-ci s'étant approché, le voleur lui demanda s'il n'avait pas perdu l'année dernière une aiguière d'argent. Il est vrai, répondit le cabaretier, et depuis ce tems je n'ai pu en avoir de nouvelles. Faites-nous apporter à boire, dit le voleur, et je vous en apprendrai. La bière forte arrivée, le voleur boit, et fait boire ses compagnons à sa santé, à celle du maître de l'auberge, et à celle de l'honorable assistance ; et lorsque le pot est vidé, et que la charrette est prête à partir, il dit gravement au cabaretier : C'est moi

qui vous ai pris votre aiguière ; à mon retour je vous la rendrai.

Le maréchal d'Estrées, mort le 28 décembre 1737, ayant été obligé de se faire tailler de la pierre, fut, pendant quelque tems, dans le plus grand danger. Un courtisan, dont la vie était très peu édifiante, et qui joignait à des mœurs scandaleuses une dévotion pusillanime, envoya savoir de ses nouvelles, en ajoutant qu'il allait prier Dieu pour lui. *Qu'il s'en garde bien*, répondit le maréchal, *il gâterait tout.*

Les évêques de Winchester et de Durham, Andrews et Neale, étaient un jour au dîner du roi Jacques I.

— Milords, leur dit-il, ne puis-je pas prendre l'argent de mes sujets, quand j'en ai besoin, sans toutes ces formalités de parlement?

L'évêque de Durham, Neale, répondit sur le champ :

— A Dieu ne plaise, Sire, que vous

n'ayez point ce droit là, c'est par lui que nous vivons !....

Le roi s'adressant ensuite à l'évêque de Winchester :

— Et vous, milord, qu'en pensez-vous?

— Sire, je n'entends point les affaires du parlement.

— Point de subterfuges, milord, une réponse directe.

— Eh bien, Sire, j'imagine qu'il est permis à V.M. de prendre l'argent de mon frère Neale, car il vous l'offre.

UNE parvenue voyant entrer chez elle un financier, dit tout haut d'un air dédaigneux : Qui est cet homme là ? il me semble l'avoir vu quelque part. *Cela se pourrait bien, madame*, lui répondit l'usurier, *car j'y vais quelquefois.*

EN 1779, M. de Bucarelly, vice-roi de Navarre, écrivit aux alcades de sa province une lettre circulaire, dans laquelle il leur ordonnait de rassembler tous les gens oisifs de leurs villages, et de les tenir à sa

disposition. L'un d'eux répondit au vice-roi qu'il ne connaissait dans sa paroisse aucuns individus qui fussent vraiment oisifs, si ce n'était lui *alcade*, et deux *gentillâtres*.

Nouvelle lettre du vice-roi qui avait pris la réponse de l'alcade pour une preuve de bêtise; il la lui reprochait vivement, et lui expliquait le sens de ses ordres. En les exécutant convenablement, il ne devait prendre parmi les gens oisifs, que ceux qui seraient nuisibles.

Au reçu de cette missive, l'alcade se recueillit en lui-même, et, après deux jours de réflexions, il fit saisir, enchaîner et conduire à Pampelune trois particuliers qui exerçaient la médecine et la chirurgie dans sa paroisse.

Un journaliste, qui rapportait cette anecdote, ne pénétra pas mieux que le vice-roi l'intention maligne de l'alcade, et conclut fort sérieusement son récit en disant : « On attend que ces trois sujets soient examinés pour décider si l'alcade est ou n'est pas dans son bon sens. »

Une jeune personne fort aimable, mais fort coquette, était à l'Opéra dans une loge. Deux jeunes gens la regardaient, et l'un disait à l'autre : C'est madame de ***, qui avait pour amant le marquis de ***, auquel le comte de *** a succédé. Oui, dit un sournois qui se trouvait dans une loge voisine, le comte a succédé au marquis, comme Louis XV a succédé à Pharamond.

~~~~~~

Un conteur impitoyable tenait en tête à tête, au jardin du Luxembourg, un homme qu'il connaissait fort peu. Celui-ci, fatigué d'une conversation dans laquelle il n'avait pu placer un mot du sien, le quitta brusquement; le narrateur, un peu confus, mais encore plus indigné, se retourne vers un jeune avocat qui se trouvait assis près de lui, et qui avait paru l'écouter. « Je croyais, lui dit-il, que M. *un tel* était un homme d'esprit, mais je me suis bien trompé; il ne sait pas seulement ouvrir la bouche. Pardonnez-moi, dit l'avocat, je
~~~~~~

l'ai vu bâiller plus de six fois en vous écoutant.

wwwwww

Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, aimait à se comparer à Annibal. Après la bataille de Granson, où il fut défait par les suisses, en 1746, son fou, qui galoppait après lui au fort de la déroute, lui criait plaisamment : *Monseigneur, nous voilà bien* Annibalés !

wwwwww

Quelque tems après le siége de Beauvais, où ce prince fut vigoureusement repoussé, il montrait avec complaisance son arsenal à un ambassadeur, et lui disait qu'il avait là les clés de toutes les villes de France. Ce même fou, surnommé le glorieux, se mit à fouiller avec inquiétude dans toutes ses poches, et à regarder soigneusement autour de lui. Le prince, étonné, lui demanda ce qu'il voulait. *Je cherche*, répondit le fou, *les clés de Beauvais*.

wwwwww

Un cordelier, qui prêchait avec beaucoup de feu, faisait des grimaces à ses auditeurs.

Ce défaut lui fut reproché confidemment par un autre prédicateur, son rival. Le premier lui répondit d'un ton doux : « Mon père, vous voyez les grimaces que je fais à mes auditeurs, mais vous ne voyez pas celles que vos auditeurs vous font. »

L'archevêque de Reims, Le Tellier, prétendait qu'on ne pouvait être *honnête homme*, à moins d'avoir dix mille livres de rente. Un jour qu'il s'informait de la probité de quelqu'un, Boileau, qui connaissait le tarif du prélat, lui répondit gravement : *Monseigneur, il s'en faut de quatre mille livres de rente, qu'il ne soit honnête homme.*

Corrigez-moi ces vers, disait un rimailleur à un poète connu. Celui-ci, après les avoir lus, lui répondit : « Ah ! monsieur, cela ne peut se corriger qu'avec la bouteille à l'encre.

Richelet, comme ami de l'abbé d'Aubignac, loua extrêmement un mauvais

roman de cet abbé, intitulé *Macarise* (*). Ces amis s'étant brouillés pour quelque matière d'érudition, d'Aubignac invectiva publiquement contre Richelet, avec une violence extraordinaire. Celui-ci, qui en fut averti, lui envoya ces quatre vers :

Hedelin, c'est à tort que tu te plains de moi :
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvais-je faire plus pour toi
Que de rendre un faux témoignage.

Du tems de la révocation de l'édit de Nantes, on donnait, dans les villages, quatre écus à chaque nouveau converti, pour l'indemniser de la garnison qu'on avait mise chez lui. M. de Basville, intendant du Languedoc, faisant un jour sa tournée, rencontra un paysan qui avait été des plus indociles et des plus difficiles à convertir.

« Eh bien, mon ami, lui dit-il, crois-tu à présent que la religion que tu as quittée soit la meilleure ?

(*) On trouve encore sur les quais, quelques exemplaires de ce roman.

— Oui, monseigneur.

— Comment, coquin ?...

— Monseigneur, il faut bien que vous l'ayez cru vous-même, puisque vous avez été obligé de me donner quatre écus de retour. »

En 1763, deux jeunes mousquetaires soupaient avec leurs maîtresses au faubourg St-Martin, dans une maison dont la réputation n'était point en odeur de sainteté. Le commissaire du quartier s'y étant transporté, trouva les mousquetaires à table avec leurs princesses. Il procéda d'abord selon le droit de sa charge ; et après avoir griffonné du papier, il était sur le point de se saisir des filles. Lorsqu'il voulut faire signer le procès-verbal aux mousquetaires, qui, pendant qu'il écrivait, avaient eu le tems de se consulter, un d'eux s'approcha des filles, l'autre éteignit la chandelle ; et mettant l'épée à la main, cria : *tue*, *tue*. Le commissaire et ses archers, mourant de peur, et craignant de se blesser mutuellement, se mirent ventre à terre pour

éviter la rencontre des épées qu'ils croyaient voltiger dans la chambre. Les mousquetaires gagnèrent la porte, emmenèrent les deux donzelles; et, en sortant, enfermèrent à clé le commissaire dans la chambre.

Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, et qu'il fut rassuré, il voulut sortir; mais il fallut qu'il enfonçât la porte, ce qu'il ne put faire aisément, n'ayant point de lumière. Pendant ce tems, les deux couples d'amans eurent le moyen de se mettre en sureté.

On sait que les Génois sont plus sensibles à l'argent qu'à la vraie gloire et au bien de leur patrie. L'avidité des gens en charge y est presque incroyable. La ville de Savone, qui n'est qu'à huit lieues de Gênes, s'étant révoltée plusieurs fois contre les vexations dont on l'accablait, on agita, dans le sénat, si on la détruirait entièrement : *Messieurs*, dit un sénateur de la maison Doria, *je vous conseille encore d'envoyer à Savone un gouverneur sem-*

blable aux deux derniers qui y ont commandé; puisque vous êtes dans le dessein de détruire entièrement cette ville, vous ne sauriez vous servir d'un meilleur expédient.

Cette ironie malicieuse fit revenir le sénat de son égarement.

~~~~~~~~

Deux jeunes gens demandèrent à Fontenelle, s'il était mieux de dire, *donnez-nous à boire*, qu'*apportez-nous à boire?* Le malin académicien dit que l'une et l'autre manière étaient impropres, et qu'il fallait dire, *menez-nous boire.* On a faussement attribué cette réponse à J.-J. Rousseau.

~~~~~~~~

Le bouffon de la reine Elisabeth, ayant été longtems sans oser reparaître devant elle, à cause de ses mots piquans et hardis, eut enfin permission de venir vers cette princesse, qui lui dit en le voyant : — « Eh bien! ne nous venez-vous pas encore reprocher nos fautes? — Non, madame, répondit le bouffon, ce n'est pas ma cou-

tume de discourir des choses dont tout le monde parle. »

~~~~~~~~

Un borgne gageait contre un bossu, qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari est accepté : « J'ai gagné, dit le bossu, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un. »

~~~~~~~~

Un bon bourgeois de la rue Saint-Denis appelait toujours sa femme, *ma divine.* Un homme, qui la connaissait bien, dit : son mari a tort de l'appeler ainsi; car, soit dit entre nous, il n'en est point de plus *humaine.*

~~~~~~~~

Le carrosse d'un évêque se trouva arrêté dans un grand chemin par une charette. Son cocher eut beau crier au charetier de se ranger, l'injurier, le menacer, il tint ferme, et ne fut point en reste de paroles. Le prélat, impatienté, mit la tête à la portière; et, voyant un gros garçon, hardi et vigoureux, il lui dit : « Mon ami, vous m'avez l'air d'être mieux nourri qu'appris.
~~~~~~~~

Parbleu, Monseigneur, répondit le malin paysan, c'est nous qui nous nourrissons ; et c'est vous qui nous instruisez. »

Un fanfaron, qui avait souffert patiemment les injures que lui avait dites un officier, s'avisa de l'aller chercher dans un café ; il ne le trouva point, et il dit que s'il l'avait rencontré, il lui aurait donné des coups de bâton. Quelqu'un répliqua : c'est sans doute une restitution que vous voudriez lui faire.

Un ministre fit présent de son portrait à un abbé ; celui-ci le remercia, et lui dit, quelques jours après, qu'il faisait régulièrement sa cour à son portrait. Le ministre lui dit : *En avez-vous obtenu quelque chose?* Non, reprit l'abbé, *car il est parfaitement ressemblant*.

Un cabaretier anglais, embarrassé d'une forte provision de bière qui était en danger de se gâter, fit publier qu'un homme d'une taille extraordinaire, s'engageait à manger

douze pieds de bœuf à son déjeûner. Il indiqua le jour où ce nouveau Milon devait faire preuve de sa gloutonnerie, et s'offrit à étaler aux yeux des curieux, pendant les deux jours qui précéderaient, les douze pieds de bœuf destinés à être mangés. Sa maison ne désemplit point pendant ces deux jours, et chaque dupe payait la complaisance du maître en buvant de la bière. On examinait les pieds de bœuf qui avaient été nettoyés de manière à donner de l'appétit. On les retournait de tous côtés; à peine pouvait-on se rassasier de les voir, et l'on ne se retirait que pour faire place à d'autres curieux non moins empressés.

Le jour si attendu vint enfin. L'assemblée fut nombreuse. On dressa la table au milieu d'un grand jardin, et trois heures sonnèrent sans que l'on vît paraître le mangeur.

Lorsque le cabaretier vit sa bière considérablement diminuée, il vint d'un air dolent faire ses excuses à la compagnie, et la prier de remettre la partie au lendemain, parce que le héros de la fête était incommodé.

UNE demoiselle d'une réputation équivoque, adressa de suite à Montesquieu plusieurs questions subtiles, dans une société où ils se trouvaient l'un et l'autre : Le philosophe ne lui fit aucune réponse. *Au moins, monsieur,* lui dit-elle, *vous voudrez bien m'apprendre ce que c'est que le bonheur. Le bonheur !* répondit le philosophe, *c'est la fécondité pour les reines, et la stérilité pour les filles.*

\~\~\~\~\~\~

LE calife Mostanser Billah, vit un jour, des fenêtres de son palais, beaucoup de vieilles hardes étendues sur les terrasses des maisons voisines. Il demanda ce que signifiait cet étalage désagréable.

— Souverain commandeur des croyans, lui répondit un jeune émir, ce sont les beaux habits de tous les pauvres du quartier. Après les avoir lavés assez inutilement, ils les ont mis sécher au soleil, et ils comptent s'en parer bientôt à la fête du Beiram. Ils mériteraient bien qu'on seringuât de l'huile sur cette friperie, pour leur apprendre à l'exposer ainsi à vos regards.

— Laissez-moi faire, dit le calife, je veux leur jouer un tour plus plaisant.

En même tems il fit jeter en moule quelques centaines de balles d'or ; puis, s'étant fait donner une arbalètre, il s'amusa à tirer sur ces terrasses si mal ornées ; quand il n'eut plus de balles, il dit :

— Me voilà content ; ces pauvres gens auront des robes neuves, et s'ils disent que le calife est un espiègle, au moins ne diront-ils pas que ses malices sont bien noires.

vvvvvvvvvv

Les moines de Saint-Jean-du-Jard, près de Melun, demandèrent un jour au célèbre abbé de Longuerue, leur abbé, qui était son confesseur? « Je vous le dirai, leur répondit-il malignement, quand vous m'aurez dit qui était celui de votre père Saint-Augustin ?... »

vvvvvvvvvv

La Monnoye entraîna à Dijon Lainez, dans un cabaret, où une conversation vive et aimable, échauffée par d'excellent vin, les retint jusqu'au lendemain neuf heures du matin. Mme de La Monnoye, inquiète de

l'absence de son mari, fut le chercher jusque dans ce cabaret, où Lainez, l'apercevant de loin, s'écria : *voilà ta femme*. La Monnoye, qui ne la voyait point encore, parce qu'il avait la vue basse, lui dit : « Ah! mon ami, voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vue. »

wwwwwww

DANS le tems que l'empire romain semblait devenu la proie du premier audacieux qui osait s'en emparer, le commandant d'une légion prit le titre d'empereur; mais il fut bientôt arrêté et puni de mort.

On voulait faire un mauvais parti au poète qui avait composé sa devise :

In memoria semper erit ;

c'est-à-dire, il vivra toujours dans la mémoire; mais ce poète, assez malin, prouva qu'il manquait une virgule dans la devise, et qu'il avait entendu la faire ainsi :

In me, moria semper erit.

La folie habitera toujours en moi.

wwwwwww

UN Français, qui voyageait en Italie, et ne savait pas l'italien, devant visiter une

belle collection de tableaux, s'informa préalablement de ce qu'il devait dire, pour ne pas paraître absolument ignare. Rien de plus facile, lui dit son hôte, qui était un peu malin; quand le *cicerone* vous montrera un tableau, il ne manquera pas de l'apprécier par un épithète honorable; renchérissez sur lui au moyen d'un superlatif, et vous passerez pour un habile homme. Vous savez le latin, il vous sera facile de former nos superlatifs en ajoutant *issimo* aux adjectifs dont il se servira.

Le Français, satisfait de cet expédient, se promet bien de l'employer, et part pour le palais où les tableaux étaient conservés. Le *cicerone* lui montre une madone, en lui disant qu'elle est *bella,* le Français s'empresse d'ajouter *bellissima.* On arrive à un Apollon : *è divino*, dit l'Italien; *divinissimo*, reprend le Français. Enfin, on se trouve devant un tableau médiocre, et comme le Français l'examinait avec attention, son guide, qui ne le jugeait pas trop connaisseur, et voulant empêcher qu'il ne se trompât, se hâta de le prévenir, en lui

disant, d'un ton ironique, que : pour celui-là, c'est un morceau excellent, *excellentissimo*, dit le Français, du ton le plus affirmatif. L'autre, tout surpris : Io credo, signor Francese, che mi pigliate per un coglione; *coglionissimo* (*), s'écrie le Français.

UN médecin de la Faculté de Paris présidait à une thèse contre le tabac. Un de ses argumentans s'aperçut qu'il en prenait beaucoup lui-même, tandis qu'il appuyait les raisons du soutenant contre cet usage. *Monsieur*, lui dit-il, *voudriez-vous bien mettre votre nez d'accord avec votre bouche.*

DANS les premières années de l'établissement du *Lycée* (aujourd'hui Athénée de Paris), l'affluence y était considérable, et beaucoup de dames y suivaient avec exactitude les différens cours. Mais la plupart

(*) Je crois, M. le Français, que vous me prenez pour un C... — Oui, très C....

n'y venaient que par air, et parce qu'il était de bon ton de s'y montrer. C'est à celles-ci que s'adresse l'anecdote suivante, que l'on ne doit regarder que comme une plaisanterie, et non comme un fait réellement arrivé.

Une jeune et belle dame nouvellement abonnée au Lycée, rencontra une de ses amies, connue par son goût pour les modes et la toilette.

— Ah ! ma bonne, que je suis aise de vous voir ! je vais chez mademoiselle Bertin, venez avec moi : vous y verrez des chapeaux d'une forme nouvelle, délicieuse!

— Je ne le peux pas, en vérité ; je cours au Lycée pour entendre *La Harpe*.

— Comment, la harpe! est-ce qu'on joue de cet instrument au Lycée?

Non pas, non pas ; La Harpe est le nom d'un académicien célèbre, qui donne des leçons sur la littérature, et je ne veux pas manquer celle d'aujourd'hui.

— Le programme est donc bien intéressant?

—Je n'y ai pas jeté les yeux ; vous pensez

bien que je n'ai pas le tems de cela ; mais ma femme de chambre, qui lit fort joliment, je vous assure, et qui l'a lu, m'a dit qu'il parlerait de *pelotte* et de *poupée* ; il n'y a pas une minute à perdre. Adieu, ma toute belle.

Et les deux dames se séparèrent.

Or, savez-vous de quoi le professeur devait parler ? de *Plaute* et de *l'Epopée*.

wwwwww

Un jeune homme très laid, mais qui se faisait illusion sur sa figure, se comparait un jour à un papillon ; cette audacieuse présomption lui attira ce couplet malin :

Te comparer au *papillon*!
Ah! trop grande est la différence;
J'ai beau me faire illusion,
Rien ne prête à la ressemblance.
Où sont ses ailes, ses couleurs,
Et le vif éclat dont il brille?...
Pour voltiger de fleurs en fleurs,
Il faudrait n'être plus *chenille*.

wwwwww

Un paysan d'un village auprès de Paris, vint un jour de marché dans cette ville pour y vendre des provisions ; il vendit à

n'y venaient que par air, et parce qu'il était de bon ton de s'y montrer. C'est à celles-ci que s'adresse l'anecdote suivante, que l'on ne doit regarder que comme une plaisanterie, et non comme un fait réellement arrivé.

Une jeune et belle dame nouvellement abonnée au Lycée, rencontra une de ses amies, connue par son goût pour les modes et la toilette.

— Ah! ma bonne, que je suis aise de vous voir! je vais chez mademoiselle Bertin, venez avec moi : vous y verrez des chapeaux d'une forme nouvelle, délicieuse!

— Je ne le peux pas, en vérité; je cours au Lycée pour entendre *La Harpe*.

— Comment, la harpe! est-ce qu'on joue de cet instrument au Lycée?

Non pas, non pas; La Harpe est le nom d'un académicien célèbre, qui donne des leçons sur la littérature, et je ne veux pas manquer celle d'aujourd'hui.

— Le programme est donc bien intéressant?

—Je n'y ai pas jeté les yeux; vous pensez

bien que je n'ai pas le tems de cela ; mais ma femme de chambre, qui lit fort joliment, je vous assure, et qui l'a lu, m'a dit qu'il parlerait de *pelotte* et de *poupée* ; il n'y a pas une minute à perdre. Adieu, ma toute belle.

Et les deux dames se séparèrent.

Or, savez-vous de quoi le professeur devait parler ? de *Plaute* et de *l'Epopée*.

~~~~~~~~~

Un jeune homme très laid, mais qui se faisait illusion sur sa figure, se comparait un jour à un papillon ; cette audacieuse présomption lui attira ce couplet malin :

Te comparer au *papillon* !
Ah! trop grande est la différence ;
J'ai beau me faire illusion,
Rien ne prête à la ressemblance.
Où sont ses ailes, ses couleurs,
Et le vif éclat dont il brille ?...
Pour voltiger de fleurs en fleurs,
Il faudrait n'être plus *chenille*.

~~~~~~~~~

Un paysan d'un village auprès de Paris, vint un jour de marché dans cette ville pour y vendre des provisions ; il vendit à

un habitant du Marais un jambon. Celui-ci fut bien surpris, lorsqu'arrivé chez lui, ayant fait cuire son jambon et en ayant voulu manger, il s'aperçut, après l'avoir ouvert avec le couteau, que le mets dont il comptait se rassasier, consistait dans une pièce de bois, couverte d'une terre grasse et rougeâtre qui tenait lieu de la chair, et enveloppée artistement d'une peau de cochon. Quelque fâché qu'il fût, il fallut bien qu'il prît patience.

Peu de jours après, notre bourgeois retourna au marché, et ayant trouvé notre même villageois qui lui offrait des chapons : *Voyons auparavant*, dit-il, *si tes chapons sont de la même fabrique que tes jambons.*

Alors, le bourgeois ayant examiné le chapon qu'on lui avait présenté, découvrit qu'on en avait ouvert l'estomac, tiré toute la chair et mis de l'étoupe à la place. Le paysan voyant sa friponnerie reconnue, ne parut point confus. « Je ne suis, dit-il malignement, qu'une bête; et vous êtes beaucoup plus habile que moi. A l'avenir

je ne me jouerai plus aux habitans du Marais ; je vois bien qu'ils en savent plus que nous autres, pauvres paysans. »

wwwwww

Un confesseur, d'un caractère dur, vit approcher de son tribunal un sergent d'infanterie, qui avait sa hallebarde et qui la posa à côté de lui pour se confesser.

Ce pénitent débuta par s'accuser de s'être donné au diable. *Reprenez votre hallebarde*, dit brusquement le confesseur, *et allez-vous en servir votre maître.*

Le sergent se retira honteux et courroucé; mais afin de lui prouver que sa confession ne lui avait pas été inutile, au lieu de se donner au diable, ce fut le révérend père qu'il y envoya.

wwwwww

Piron dînant chez une dame de qualité, mais dont l'éducation avait été un peu négligée, laissa échapper quelques sarcasmes violens qui déplurent. — *Vous êtes un cheval*, lui dit cette dame. Le poète se lève de table, tenant sa serviette à la main.

—*Où* allez-vous donc ?—A l'écurie.—En ce cas, vous n'avez pas besoin de serviette.

DIALOGUE
ENTRE LUCAS ET MARGOT, SA MÉNAGÈRE.

A qui se fier à présent,
Disait Lucas en enrageant,
A sa naïve ménagère...
Croirais-tu que le voisin Pierre
Ose me nier cet argent
Qu'il m'emprunta la semaine dernière?
Corbleu!...

MARGOT.

Lucas, point de colère.

LUCAS.

Traître maudit, impertinent,
Refuser de me satisfaire!

MARGOT.

Modère cet emportement.

LUCAS.

Homme sans foi, hardi faussaire,
Voleur, vrai gibier de galère,
De mon courroux crains les effets.

MARGOT.

Que de bruit pour de faux billets!

LUCAS.

On saura tes friponneries,
Fleur des Coiffés, si l'on en vit jamais !

MARGOT.

Oh ! pour le coup, mon ami, *tu t'oublies*.

Un mendiant déguenillé, entra dans une église de Munich, aperçut un prêtre qui écoutait en confession une dévote, et qui en avait à sa gauche une autre à attendre. Il vit en même tems que le bon prêtre avait attaché sa montre à la porte du confessionnal pour ne pas manquer l'heure de quelque devoir, et qu'il n'y faisait guère d'attention, entièrement occupé des paroles de sa pénitente. Ce mendiant s'approche, prend la montre, s'agenouille d'un air contrit, se glisse dans la première place vide, et s'écrie :

— Mon père, un mot, un mot, de grâce, accordez-moi une minute !

— Qu'est-ce ? eh bien ! voyons.

— Je n'ai qu'un péché à confesser.

— Commencez votre *confiteor* ; je vous écoute.

— *Confiteor*, j'ai volé.

— Volé! quoi?

— Un bijou; le voulez-vous?

— Non, sans doute; que me proposez-vous? il faut le restituer.

— Mais, mon père, celui à qui je l'ai volé, ne le veut pas.

— Le lui avez-vous offert?

— Oui, mon père, et il l'a refusé net.

— Oh! en ce cas, le mal est moindre. Vous êtes pauvre?

— Très pauvre.

— Gardez le bijou, vendez-le; mais ne volez plus : on ne rencontre pas toujours de ces gens qui dispensent de restitution.

Le mendiant acheva son *confiteor*, et emporta la montre. C'était son premier vol, et il avait tâché de le faire, selon lui, de façon à n'avoir aucun scrupule.

Un gueux, pour mieux avoir l'aumône, allait demandant avec le son d'une clochette, et montrant par ses signes qu'il était muet et sourd; ce que voyant un honnête homme, il l'appela à lui, et, en

présence de quelques-uns de ses amis à qui il avait dit qu'il voulait faire un miracle, dit au gueux, en lui montrant dans sa main droite un liard, et dans la gauche une pièce de quatre sous, vois ce que tu veux choisir, si tu es véritablement muet, tu auras le liard, mais si tu confesses la vérité, je te jure, foi d'honnête homme, de te donner la pièce de quatre sous : le gueux, sans hésiter, confessa n'être pas muet; il eut la pièce de quatre sous, et s'en alla en riant, se souciant fort peu des risées de ceux qui étaient présens.

JEAN-GILLES, qui passait pour un malin de son quartier, ayant été rebuté par une jeune grisette à qui il avait fait une déclaration d'amour, crut devoir lui adresser la romance suivante, dont il fit circuler plusieurs copies :

Depuis plus de six mois,
Tu me mets aux abois,
Belle indiscrète;
Je suis plus rissolé,
Plus sec et plus brûlé
Qu'une allumette.

La nuit comme le jour,
Plein de l'ardent amour
Qui me transporte,
Je baise ton loquet,
Planté comme un piquet,
Devant ta porte.

Dans les lieux où tu vas,
Je suis partout tes pas,
O beauté fière!
Toujours l'œil attaché,
Toujours le nez fiché
Sur ton derrière.

Mais j'y perds mon latin;
Car du soir au matin,
Quand je t'appelle,
Tu fuis par là, morbleu,
Comme le chien de feu
Jean-de-Nivelle.

Quand près de ton réduit,
Je passai, l'autre nuit,
Pendant la pluie;
Loin de me consoler,
Tu ne fis que ronfler
Comme une truie.

Ah! puisque ma langueur
Ne peut toucher ton cœur

Hétéroclite ;
Accablé de regret,
Je vais au cabaret
Me rendre ermite.

wwwwwww

Un pauvre paysan que la fièvre avait mis presque à l'extrémité, voyant sa fin approcher, se décida à faire son testament. Après cela, il appela sa femme, et lui dit : « Je vous ai laissé quelque chose en récompense de l'amitié que vous avez pour moi. Vous savez que j'ai un cheval; je vous prie de le vendre, et de donner à mes parens l'argent que vous en recevrez : j'ai aussi un chien, je vous le donne. Gardez-le pour vous, car je suis assuré qu'il vous servira en beaucoup d'occasion. » La femme promit à son mari de faire tout ce qu'il lui recommandait, et peu après ce dernier expira. Pour s'acquitter de sa promesse, un matin la femme amena au marché le chien et le cheval : un marchand, qui voulait acheter le cheval, lui en demanda le prix? Je voudrais, répondit-elle, vendre ce chien que vous voyez avec le cheval, et

vous me donnerez dix écus du chien et une demi-pistole du cheval. Le marchand fut bien étonné de ce qu'elle disait; mais ne voulant pas manquer un si bon marché, à cause du cheval, qui valait beaucoup plus qu'on ne lui demandait, il prit aussi le chien, et lui compta la somme. De retour chez elle, la bonne femme donna aux parens de son mari une demi-pistole qu'elle avait eue du cheval, et garda pour elle le reste de l'argent, qui lui revenait de la vente de son chien.

UN gentilhomme avait fait l'acquisition d'une riche vaisselle d'argent : un de ses amis, qui donnait un grand repas, l'envoya prier de lui prêter une salière qu'il venait de faire faire, et dont l'ouvrage était fort estimé. Cette salière représentait une tigresse qui courait. Le gentilhomme lui fit dire qu'il était le maître de tout ce qui était chez lui, et fit porter la salière. L'autre, après le festin, ne se souvenant plus de lui rendre ce qu'il avait emprunté, six mois se passèrent sans qu'il rendît la salière; enfin,

au bout de ce tems, il la renvoya. Peu de semaines après, le même ami, donnant à souper à des étrangers qui venaient chez lui, et sachant que le gentilhomme avait une autre salière d'argent, représentant une tortue, envoya son intendant la lui emprunter de sa part. Le gentilhomme demanda à l'intendant s'il était des amis de celui qui l'envoyait; je suis, répondit celui-ci, à la tête de sa maison. Je vous prie donc de lui dire, que si la tigresse que je lui prêtai il y a quelques mois a demeuré si longtems sans revenir en maison, elle qui est un animal si vif, qu'est-ce que deviendra ma tortue après que je vous l'aurai prêtée? Cette bête est si lente et si paresseuse, qu'elle ne me reviendrait qu'au bout de dix ans si je vous la donnais.

A Rome on est dans l'habitude de distribuer de la soupe aux pauvres à la porte des monastères. Un Castillan, nouvellement arrivé, et qui ignorait à quelle heure se faisait cette distribution, s'adressa à un pauvre, Français, pour en être instruit.

La fierté espagnole ne pouvait souffrir qu'il demandât simplement ce qu'il voulait savoir. Il s'informa donc si le Français avait pris son chocolat? *Mon chocolat*, répondit l'autre, *et comment voulez-vous que je le paie? Je vis d'aumône, et j'attends qu'on distribue la soupe au couvent des Franciscains.—Je vous prie de m'y conduire*, dit le glorieux Espagnol, *je me ferai un plaisir d'en goûter.*

wwwww

Un ministre écossais prononça un jour un long sermon sur l'usage immodéré des liqueurs fortes, vice dominant dans sa paroisse, et auquel, si l'on en croit la chronicle scandaleuse, il n'était pas entièrement étranger lui-même.

« Mes frères, dit-il, quelque chose que vous fassiez, faites-la avec modération, et surtout soyez modérés dans l'usage des liqueurs fortes : en vous levant, vous pouvez prendre *un* petit verre; *un* autre avant déjeûner, et peut-être *un* après, à la bonne heure; mais ne soyez pas constamment à boire. Si vous sortez le matin, vous pouvez

vous fortifier l'estomac avec *un* petit verre, peut-être en prendre *un* autre avant le dîner, et peut-être *un* autre après, ce qui n'a rien de condamnable en soi; mais ne soyez pas toujours à boire. Personne ne trouvera mauvais que vous preniez *un* petit verre après dîner, *un* autre quand on aura servi le dessert, et *un* troisième quand on desservira la table : vous pouvez encore en prendre *un* ou *deux* dans le cours de l'après-midi, pour vous empêcher de vous endormir; mais n'ayez pas toujours le verre à la main. Que vous preniez encore *un* petit verre avant et après le thé, *un* autre avant et après le souper, je n'y vois aucun mal, au contraire; mais, croyez-moi, mes frères, ne faites point un usage immodéré des liqueurs fortes. Si vous prenez *un* petit verre avant d'aller vous coucher, *un* autre en vous mettant au lit, cela est permis : vous pouvez encore en prendre *un*, même *deux* dans la nuit si vous vous réveillez, je ne vois aucun mal à cela; mais je vous le recommande, mes chers frères, n'en buvez pas davantage, autrement, vous

courrez risque de franchir, sur ce point, les bornes de la modération.

Un bon curé avait pris pour valet le fils d'un laboureur de sa paroisse. Pendant le carnaval, il avait fait provision de sardines et de harengs, pour son carême. Quelques semaines après, il demanda de de ce poisson salé. — *Monsieur, il n'y en a plus*, dit le valet. — *Comment il n'y en a plus!* reprit le pasteur étonné, *Eh! qu'est-il donc devenu? Il devait y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, et nous ne sommes pas à la mi-carême; tu en as donc mangé deux fois autant que moi?* — *Je crois que oui*, répliqua en larmoyant le valet. — *Tu crois que oui*, *gourmand*, dit le curé; *que mériterais-tu pour avoir mangé tout mon poisson; voyons, parle?* — *A boire*, répondit le domestique.

Un bourgeois, étant à sa maison de campagne, aperçut son jardinier qui, pour se dérober à l'ardeur du soleil, s'était placé

sous des arbres et s'y était endormi. *Comment coquin, lui crie-t-il tout en colère, tu dors au lieu de travailler, tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire.—C'est aussi pour cette raison,* lui répliqua le jardinier en se frottant les yeux, *que je me suis mis à l'ombre.*

~~~~~~~~~~

Un Normand avait nié en justice un dépôt confié. Sa partie adverse, munie d'un bâton, l'attendait dans un lieu écarté. Le fripon aperçut sa victime, ne s'en éloigna point, reçut avec calme les reproches de l'homme dupé, et craignant les suites de cette rencontre, dit : *Entre vous et moi, je ne nie point le dépôt; mais quelle nécessité y a-t-il que les juges soient instruits de nos affaires?*

~~~~~~~~~~

Dans un sermon prononcé par un missionnaire, ce ministre de Dieu, après avoir reproché aux habitans d'une paroisse, combien la conduite de la majeure partie d'entre eux était blâmable, termina sa péroraison par des exhortations si touchantes,

qu'il en fit répandre des larmes à tous les assistans, un seul excepté. *Insensible*, dit son voisin, *tu ne pleures donc pas ?....* — *Nenni, je ne suis pas de la paroisse.*

UN peintre d'enseigne s'étant laissé tomber du haut en bas de son échelle, sans se faire aucun mal, quelqu'un lui dit : *La providence vous a fait une belle grâce.* — *Comment*, dit-il, *elle m'a fait une belle grâce ! elle ne m'a pas fait grâce d'un échelon !*

UN paysan, étant à confesse, s'accusait d'avoir volé du foin. — *Combien en avez-vous pris de bottes?* lui demanda son confesseur. — *Oh ! mon père, devinez.* — *Trente bottes.* — *Plus.* — *Soixante. Oh ! non ; mais vous pouvez y mettre toute la charretée ; car ma femme et moi nous devons aller chercher le reste tantôt.*

LUCAS était de si bonne amitié, que voyant sa femme en couche, il s'approcha de son lit, et cherchait à la soulager. Cette

femme, au plus fort de ses douleurs, le voyant se lamenter : *Eh ! mon ami,* lui dit-elle, *ne t'affliges pas tant de me voir souffrir, je sais fort bien que tu n'en es pas la cause.*

~~~~~~~~~

Un original voyant un tas d'ordure dans la cour de sa maison, fait venir un domestique, et lui ordonne de creuser une fosse pour enterrer ces ordures. *Mais, monsieur,* lui demanda le domestique, *où faudra-t-il mettre la terre que je retirerai de la fosse? — Imbécille!* reprend le maître, *fais-la si grande que tout puisse y entrer.*

~~~~~~~~~

Une jeune personne se querelait avec une vieille; celle-ci l'appela *coquine*; la jeune personne lui riposta en l'appelant *vieille sorcière !* Tu trouves donc, reprit la vieille, que j'ai deviné.

~~~~~~~~~

Un capitaine suisse faisait enterrer pêle-mêle sur le champ de bataille les morts et les mourans. On lui représente que quel-
~~~~~~~~~

ques-uns de ceux que l'on enterrait respiraient encore, et ne demandaient qu'à vivre. *Bon*, dit-il, *si on voulait les écouter, il n'y en aurait pas un de mort.*

wwwwww

Un gascon ayant pris la fuite dans un combat, dit *qu'il avait pris ce parti-là, afin de se conserver pour une autre affaire.*

wwwwww

Un autre gascon, se faisant saigner, se fit apporter son épée, *parce que*, disait-il, *il ne devait répandre son sang que les armes à la main.*

wwwwww

Un particulier, rendant visite à un de ses amis, aperçoit un pâté dans sa bibliothèque. *Prêtez-moi ce livre*, lui dit-il : —*Non*, répond l'autre, *c'est un original, et vous savez que les originaux ne sortent jamais des bibliothèques.*

wwwwww

Un curé de campagne fort enjoué, était en habit court dans la principale ville de son diocèse. Le grand-vicaire, homme rigide, l'ayant aperçu, lui demanda pour-

quoi il était en habit court? — *Parce que*, répondit-il, *cet habit est propre à danser*. — Cette réponse excita la bile du vicaire, qui lui demanda qui il était. — *Ego sum qui sum*, répondit le curé. — Le vicaire, résolu de le punir, le fit venir chez l'évêque, qui lui adressa des reproches sur ses réponses au grand-vicaire. — Vous verrez, Monseigneur, dit le curé, que mes réponses sont fort justes, quand je vous en aurai expliqué le véritable sens : Je suis curé d'un lieu appelé *Dansé*; les chemins y sont pleins de boue; c'est ce qui m'a fait dire à monsieur que mon habit est propre à Dansé. Je m'appelle *Cuissom*; je n'ai pas cru offenser M. le vicaire en lui disant mon nom.

~~~~~~~~

Un paysan, qui s'était laissé voler son âne, disait à tous ses voisins : *On m'a volé mon âne, mais je sais bien ce que je ferai*. — Ces paroles, qui parvinrent aux oreilles du voleur, lui firent craindre pour ses bâtimens et ses biens. Il résolut donc de lui rendre son âne, mais il voulut connaî-
~~~~~~~~

tre quel était son dessein. Il se fait accompagner du maire et de l'adjoint du village, et ramena au paysan l'âne qu'il lui avait volé. — *Voilà votre âne*, dit-il, *mais je voudrais savoir ce que vous auriez fait si on ne vous l'avait point rendu ? — Eh bien ! monsieur*, répondit le paysan, *j'aurais vendu le bât.*

~~~~~~

Un paysan s'étant endormi après son dîner, fut surpris par son médecin, qui l'éveilla en lui disant que le sommeil de l'après-midi était pernicieux. — *J'en conviens*, reprit le paysan, *mais je hais tellement l'oisiveté, que j'aime encore mieux dormir que de ne rien faire.*

~~~~~~

Des archers ayant pris un des plus grands voleurs du pays, l'emmenèrent devant le prévôt en lui disant : — *Nous vous amenons ce grand voleur, qui a fait tels et tels vols, en tels lieux, à tels. — Monsieur, j'ai bien fait pis*, reprit le voleur. — *Oui*, dit un témoin, *c'est lui qui a volé et assassiné un tel. — J'ai bien fait*

pis, répond encore le voleur; et d'autres témoins content encore d'autres vols et d'autres assassinats. — *J'ai bien fait pis*, répond-il toujours. — *Mais, qu'as-tu donc fait*, dit enfin le prévôt? — *Je me suis laissé prendre.*

UN nègre, au service d'un riche particulier des environs de Lyon s'acheminait à la nuit tombante, pour se rendre au château de son maître. Il en était encore à deux lieues, lorsqu'il rencontre un paysan assis et sanglottant près d'une haie. Emu de pitié, il lui demande le sujet de ses pleurs. —*Hélas! j'allais à la foire de Montuel, acheter du bétail, et deux voleurs m'ont pris mon habit, mon argent et ma tasse.* —*Y a-t-il longtems? Sont-ils loin d'ici? De quel côté ont-ils détourné?* — *Ils peuvent être au plus, à deux portées de fusil; ils ont pris cette traverse.* A l'instant le nègre se dépouille de ses vêtemens, se met tout nu, se fait des cornes avec sa cravatte noire. *Tenez, gardez tout ceci, et je suis à vous dans la minute.* Il part

comme un éclair, prend des chemins détournés, attend un moment les voleurs, et leur barre le passage, en criant d'une voix menaçante : *Coquins, rendez l'habit, l'argent et la tasse que vous avez volés à un malheureux à deux pas d'ici ou je vous entraîne dans les enfers !* A ce terrible accent, à la vue de cette noire effigie, nos brigands peu aguerris, se jettent à genoux, demandent grâce, supplient Lucifer de ne pas approcher, vident leurs poches, jettent à terre leur bagage, se relèvent en tremblant, et se sauvent à toutes jambes Le prétendu génie infernal les laisse courir, ramasse les effets abandonnés, et les apporte au villageois, qui, en ayant fait l'inventaire, y trouva, en sus de ce qui lui avait été volé, vingt-deux écus, que le bon nègre voulut encore partager avec le villageois.

wwwwww

Un médecin de Londres, qui avait soigné pendant longtems une dame fort riche, lui conseilla d'aller prendre les eaux de Bath, et lui donna une lettre cachetée

pour un médecin de cette ville. Par inquiétude ou par curiosité, la dame, en arrivant à Bath, décacheta la lettre, et lut ce qui suit : *Mon cher ami, je vous envoie un pigeon gras que j'ai assez bien plumé, mais que l'on peut plumer encore. Tirez-en tout ce que vous pourrez. Tout à vous pour la vie.* Cette lettre fit plus de bien à la dame que toutes les ordonnances du médecin de Londres. Elle renonça aux drogues et aux médecins, et envoya à celui de Bath un pigeon gras bien plumé, avec la lettre qu'elle était chargée de lui remettre de la part du docteur de Londres.

~~~~~~~~

Un riche négociant français s'était fait à Genève la providence de ces comédiens nomades, forcés d'émigrer à l'étranger. Un de ces artistes, qui avait déjà emprunté plusieurs fois de l'argent à son obligeant compatriote, se présente de nouveau chez lui ; et lui parle en ces termes : *Je suis un misérable joueur ; j'ai tout perdu ; mais j'ai trouvé un moyen de mettre un terme au malheur qui m'accable.* A ces mots, il
~~~~~~~~

tire de sa veste un long poignard. — *Arrêtez*, s'écrie le négociant effrayé, *insensé, qu'allez-vous faire? — Vous proposer d'acheter ce superbe poignard; il est en chrisocale, garni en stras, et il a servi seulement trois fois à la sublime mademoiselle Clairon.*

Un capitaine de hussards, aussi brave que brusque, devait une somme assez considérable au maître tailleur du régiment. La réputation de *sabreur*, qu'il s'était acquise, l'avait rendu l'effroi général et surtout des créanciers. Plusieurs fois, le tailleur s'était présenté chez le capitaine pour le prier d'acquitter son mémoire; mais il en avait été toujours éconduit sous des prétextes frivoles. Fatigué de ne rien obtenir, un jour il s'arme de résolution, se présente chez son débiteur, commence par lui rappeler article par article les objets qu'il avait fournis, les époques auxquelles il les avait livrés, et termine son discours en demandant de l'argent. L'officier, dont la patience avait été poussée à bout par la

longue lecture du mémoire, s'emporte et dit : *Attendez, attendez, je vais vous donner un à-compte!* A l'instant, il saute sur son sabre. Il n'en fallut pas davantage, le créancier prit la fuite en fermant sur lui la porte à double tour, laissant dans l'étonnement son débiteur. Au bout de quelques jours, pressé par des besoins urgens, le tailleur se décide à risquer encore une visite. L'officier, qui n'avait pas eu le tems d'oublier le tour de clé que le tailleur lui avait donné en s'esquivant, entra en colère en le voyant, et, pour s'en débarrasser au plus vite et s'affranchir d'une nouvelle lecture du mémoire, il se dispose à prendre son sabre. La frayeur s'empare de nouveau du tailleur; il se sauve, ferme la porte et va se plaindre au colonel. Le capitaine est appelé, écoute avec surprise les reproches qu'on lui adresse et y répond ainsi : *Mon colonel, par respect pour vous, je ne couperai pas les oreilles à ce maraud qui, en venant me demander de l'argent, s'avise de me faire garder les arrêts sans vos ordres. — Il n'est pas question ici de*

maraud ni d'oreilles, dit le colonel, qui crut reconnaître la véracité du rapport du plaignant, *mais bien d'argent qu'il faut que vous donniez à cet homme, puisque vous lui en devez*. — *Mais je ne m'y suis jamais refusé, mon colonel*, reprit le capitaine, en regardant de travers le tailleur, *et vous allez être témoin de ma bonne volonté*. Aussitôt il se met en devoir de défaire le ceinturon de son sabre. Ce que le pauvre homme apercevant, crut que c'en était fait de lui et se cacha derrière le colonel en s'écriant : *Sauvez-moi, colonel; vous le voyez, il en veut à mes jours et ne veut pas me payer !*.... Cette exclamation fit beaucoup rire le colonel qui eut toutes les peines du monde à faire comprendre à notre poltron que le capitaine ayant l'habitude de mettre sa bourse dans le ceinturon de son sabre, il fallait de toute nécessité qu'il y touchât quand il voulait en retirer quelque argent.

IMPRIMERIE DE LOTTIN DE St.-GERMAIN,
rue de Nazareth, n. 1.

[illegible] 31. Proclamation du Roi [illegible] Belges, appel aux armes. [illegible]i se rend à l'armée pour [illegible] commandement. M. d'Ha[illegible] par intérim du portefeuille [illegible], le général Goblet com[illegible] génie, le colonel Lienz l'artillerie et M. Bassompierre fait les fonctions d'intendant-général de l'armée.

Le Roi des Français, obtempérant à la demande du Roi des Belges, envoie au secours de ce dernier une armée de 60,000 hommes commandée par le maréchal Gérard.

Le 4 août. — Prise de Turnhoudt par les Hollandais.

Le [illegible] — Le quartier-général du prince d'Orange [illegible] Gheel. — La ville [illegible] ses troupes. — [illegible] Londres au

conférence, le roi ne pourrait considérer ce prince que comme placé, par cela seul, dans une attitude hostile envers lui.

15 juillet 1831. — Décision du prince Léopold touchant l'emploi de ses revenus en Angleterre et leur administration provisoire.

17. Arrivée de ce prince à Ostende. — Sa marche vers Bruxelles. Il arrive à Laëcken le 19.

20 juillet. — Loi sur la presse rendue par le congrès.

21 juillet. — Entrée du prince Léopold à Bruxelles. — Son inauguration comme Roi des Belges. — Il jure : *d'observer la constitution, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire.* (Celui établi par la constitution car on n'en connaissait pas

